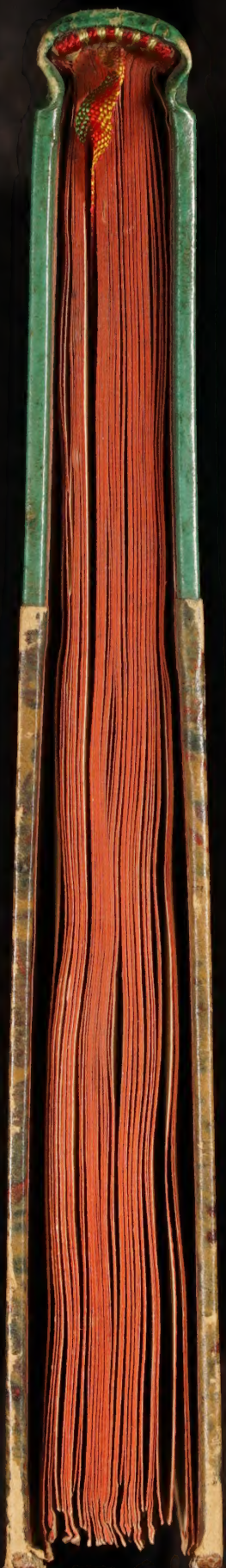
MÉRARD SAINT-JUST " IMITATION EN VERS FRANÇAIS DES ODES D'ANACRÉON

3

BRUMAIRE

AN VI



Edith Hélène
LE BAS

O.1. 1893 H.30

IMITATION

EN VERS FRANÇAIS

DES ODES D'ANACRÉON.

Les longs ouvrages me font peur.

Je déclare que je poursuivrai devant les tribunaux tout contrefacteur qui, au mépris de la propriété et des loix existantes, se permettra de faire imprimer cette Imitation des Odes d'Anacréon, sans mon consentement formel, et par écrit. Je la place sous la sauve-garde de la loyauté française, en prévenant les FRÈRES et AMIS corsaires, accoutumés à vivre du bien d'autrui, que j'ai rempli les obligations auxquelles la loi assujétit les auteurs. Je suis donc en règle pour faire saisir par-tout où je pourrai découvrir qu'on m'aura volé.

A Paris, ce premier floréal, l'an sixième.

NOTA BENE. Cette édition n'a été tirée qu'à trente-six exemplaires. Ces trente-six exemplaires sont in-8°, dont dix-huit en papier à Pontusceaux et Verjures; seize sur papier-vélin superfin de la fabrique de la Garde, et deux sur des feuilles du plus beau vélin d'Allemagne; un pour l'auteur, et l'autre pour M. Chardin.

Les exemplaires qui ne seront pas signés de ma signature manuscrite, doivent être regardés comme des contrefaçons.

de Nerard St Just

EN VERS FRANÇAIS, VOILA D'ANACRÉON
Une IMITATION NOUVELLE,
Par de MERARD-SAINT-JUST. Pour être plus fidelle,
Il a d'Horace, son modèle,
Mis en pratique la leçon.
Si tel lecteur, en s'endormant, dit : non;
Aux lecteurs éveillés, certes! il en appelle.

Ne calomnions pas le chantre de Théos.
Au nom de tous les dieux, que personne n'accuse
Ce mortel cher encor à Gnide et dans Paphos!
Sobre, décent, jamais il n'avilit sa muse.
Elien, hist. liv. 9, chap. 4.

A Paris, chez l'auteur. La rue Helvétius
Est celle qu'il habite, où les Muses amies,
De tems en tems, chez lui conduites par Vénus,
Les Grâces, les Amours, et le friant Comus,
Font les plus aimables orgies.

Suivant notre calendrier,
Mieux calculé, plus poétique,
Du mois floréal, le premier,
L'an six de notre république.

DE L'IMPRIMERIE DE MOLLER, RUE SAINTE-HYACINTHE, N°. 675, PLACE SAINT-MICHEL.

Laudavi lætitiam, quod non esset homini bonum sub sole, nisi quod comœderet et biberet atque gauderet; et hoc solum secum auferret de labore suo, in diebus vitæ suæ, quos dedit ei Deus sub sole. SALOMON.

J'ai fait l'éloge de la joie;
Je ne saurais m'en repentir :
Manger, boire, se divertir,
Ces biens que le ciel nous octroie,
Sont les seuls dédommagemens
Des peines de tous les momens,
Des chagrins, de la maladie,
Dont il nous faut enfin mourir :
Pourrait-on supporter la vie,
Sans le doux attrait du plaisir ?

Je n'établirai pas une comparaison détaillée entre le sage roi, héritier du sceptre de David, et le poëte favori de Policrate. Je craindrais ici d'avoir l'air érudit de Court de Gebelin. Je m'en repose sur le savoir et la sagacité des lecteurs. Ils saisiront sans peine les rapports et les rapprochemens qu'il peut y avoir entre ces deux hommes célèbres, qui, tous deux, aimaient beaucoup la table et le lit, et qui, tous deux, ont donné des maximes pour mener joyeuse vie.

AVANT-PROPOS
NÉCESSAIRE A LIRE.

Non ego ventosæ Plebis suffragia venor.
Du Plebs, (en tout pays Eole est son image).
Puis-je ambitionner l'infidèle suffrage ?

UNE traduction complète d'un poëme, traduction fidelle, et en vers français, de chaque mot de l'original par le mot correspondant de la langue française, est une lutte dans laquelle sera toujours vaincu un traducteur, tel qu'il soit. Possédât-t-il le génie de deux langues au même degré; réunît-il les différens mérites qu'on admire dans Corneille, Racine, Boileau, Lafontaine, Voltaire, l'abbé de Lille, ceux de nos poëtes qui ont le mieux écrit en vers, ou qui ont le plus enrichi notre idiôme, il échouerait encore dans son entreprise; et il y a tout lieu de croire que sa version serait inlisible. D'après cette assertion, intituler ce petit volume : TRADUCTION D'ANACRÉON, ce serait tromper le public. J'aime beaucoup mieux lui avouer que le travail de mes devanciers et le mien, sont à peine des imitations des chansons, ou hymnes du poëte de Théos.

Je fais cet aveu sans aucune arrière-pensée d'orgueil, de sote vanité; mais je n'en reste pas moins

persuadé que mon imitation, toute éloignée qu'elle est de l'original grec, en approche un peu plus qu'aucune des prétendues traductions en vers d'Anacréon. Cette imitation, et celles de mes rivaux, ne sont, je suis forcé d'en convenir, que de faibles estampes qui ne donnent que très-imparfaitement l'idée du tableau qu'elles représentent. Quel graveur aurait la prétention que son burin rendît les effets du coloris magique des pinceaux du Corrège, du Titien, sur-tout des couleurs de Rubens ?

En m'exprimant ainsi, je pourrais blesser l'amour-propre d'un de mes concurrens ; les autres soi-disans traducteurs sont morts. M. Anson, j'aime à le croire, ne se fâchera point d'une vérité que j'énonce sans amertume, et dont, sans doute, il conviendrait avec moi.

On me dira, je m'y attends : Pourquoi donc vous faire imprimer ? Ma réponse est simple ; c'est que j'ai travaillé dans l'intention qu'un jour on m'imprimât, bien que je ne prétendisse pas traduire Anacréon ; c'est que je suis sûr de m'être approprié ses pensées, que j'ai rendues en vers français, à ma manière. Reste à savoir si ma manière sera goûtée du plus grand nombre des bons juges. Que j'aie pour moi les femmes ; j'estime ma cause gagnée. Si elles lisent mes vers avec quelque plaisir, et comme des chansons françaises, c'est qu'elles y retrouveront, en partie, sans s'en douter, le poëte grec, qui a chanté Vénus, les Amours, les Muses, les Grâces et les aimables orgies.

On ajoutera peut-être encore : « Mais pour » écrire en vers, en avez-vous le talent ? ce talent « est si rare aujourd'hui ! »

Si l'on entend le talent de Racine ou de Voltaire, de l'abbé de Lille et de M. de Fontane, à Dieu ne plaise que je me croie autorisé à parler le langage des neuf sœurs : mais tous les peintres sont-ils des Raphaël, ou des Poussin, ou des Rubens ? Tous les sculpteurs sont-ils des Praxitelle, ou des Mikel-Ange Buonarotti ? Et pourtant les artistes qui coururent la même carrière que les premiers maîtres, acquirent après eux une honorable réputation. Eh ! bien, comme un de ces hommes estimables, je prétends m'honorer aussi dans l'art poétique, que j'ai cultivé avec amour. J'ai soigné mes vers, relativement au langage, au rhytme et à la rime, autant que je l'ai pu ; car des vers incorrects, inharmonieux, mal rimés, sont à mon ouïe, comme le déchirement d'une crecelle, ou d'une poulie rouillée, serait à l'oreille exercée, dès l'enfance, à la musique de Pergolèse ; conséquemment à l'oreille la plus susceptible d'être offensée par un son faux. La poésie a des lois aussi sévères que celles que la musique prescrit au musicien. Sans l'observation stricte de ces lois, il n'y a point de bons vers ; il n'y a point de bonne musique.

Ma conscience m'assure que je ne me suis point exposé, comme Lafosse et Longepierre, aux reproches qu'on peut adresser à ces érudits, profonds

dans la connaissance des langues savantes. Ils ont fait de mauvaise grâce une chose pour laquelle ils n'avaient nulle aptitude. Il ne faut pas qu'un homme lourd et d'une taille colossale, veuille imiter la légèreté, les mignardises du jeune Vestris, en dansant comme lui, ou, à-coup-sûr, il ne réussira point ; il déplaira.

Après être convenu loyalement et sans détour, que l'ouvrage que j'offre aujourd'hui au public n'est qu'une imitation, je soutiendrai, avec la même franchise, que cette imitation, telle qu'elle est, fera mieux connaître l'esprit d'Anacréon, donnera une ressemblance plus exacte de ses hymnes, si je puis m'exprimer ainsi, qu'aucune des traductions (1) en prose de ce poëte ; car s'il est une vérité littéraire, c'est celle-ci. « UN POETE (2) NE PEUT ÊTRE TRA-

(1) Bien que je fasse grande estime de celle de M. Gail. Je l'ai eue sans cesse sous les yeux, et elle m'a beaucoup aidé dans la révision de mon second travail ; ma première version ayant été achevée en 1768. Je me plais à rendre ici à ce savant professeur le juste témoignage de ma reconnaissance.

(2) LA POÉSIE A LA PROSE.

Parmi les antiques volumes,
Il reste assez de prosateurs,
Pour exercer les doctes plumes
De nos célèbres traducteurs.
Bornez-là leurs soins, et pour cause;
Car si Dacier ou Tarteron,
S'obstine à mettre Horace en prose,
Moi, je mets en vers Cicéron. L. P. S: F.

DUIT, OU IMITÉ, QU'EN VERS ». Aussi les Français sont-ils les seuls qui souffrent que leurs écrivains traduisent les poëtes en prose. La prose peut-elle rendre ces formes délicates, ce coloris brillant, ce fini précieux; enfin, ce charme inexprimable qui constitue la poésie, et qui la place à une telle hauteur de la prose, que celle-ci, quelques efforts qu'elle fasse, ne pourra jamais y atteindre?

Les traducteurs en prose des poëtes, me font souvenir de ce peintre de l'antiquité, qui croyait que quelque chose pouvait être l'équivalent de la beauté.

Il veut peindre Hélène, il la rate.
Pour copier le Guide, il faut être Maratte.
Il faut, peut-être, plus encor.
Avez-vous eu du ciel le rare privilège,
De pouvoir, comme le Corrège.
Vous écrier : ANCH'IO SON' PITTOR!
Otez au Paon le riche vestiaire
Dont justement il semble ennorgueilli,
Et couvrez-le du plumage sali
D'un sot Dindon, de quelqu'oiseau vulgaire:
Avec ce costume nouveau,
Le Paon se croira-t-il le même?
Travesti, n'est-il pas l'emblême,
Le trop véritable tableau,
De tout poëte que la prose
En sot Dindon métamorphose?
L'élan du vrai poëte est fier, est sans pareil;
Le prosateur est privé d'aîles:
L'Autruche, ainsi que l'Aigle, aux voûtes éternelles,
Ira-t-elle, en son vol, défier le soleil?

C'est madame Dacier, sans doute, à qui nous

devons particulièrement cette inconvenance de traduire les poëtes en prose. Cette illustre savante est, dit-on, fidelle dans sa version; oui, de cette fidélité servile qui, d'un bel original, fait une espèce de caricature, semblable, en quelque sorte, à ces portraits peints, d'une touche grossière, qui donne, pour un tems, la ressemblance, en laid, des figures, et qui, d'un beau tableau de Vandick, fait une croute pour le Pont-Notre-Dame.

Madame Dacier, qui soulignait, comme merveilleux, les vers les moins signifians du chantre d'Achille, était incapable de faire quatre bons vers français. Sans elle, qui, pourtant, a rendu des services aux lettres, nous aurions, peut-être, une bonne traduction en vers des poëmes d'Homère : elle est parvenue à dégoûter de ce travail ceux qui auraient eu droit de l'entreprendre. Cependant, toutes les nations lettrées qui nous environnent, se vantent de pouvoir lire dans leur langue l'Illiade et l'Odyssée, et tous les poëtes grecs et latins : c'est que des poëtes les ont traduits en bons vers.

Qui n'aime point les vers, a l'esprit sec et lourd :
Je ne veux point chanter à l'oreille d'un sourd. Volt. (1)

Pour

(1) On me conseillait de donner un nouveau commentaire d'Anacréon. Je me suis bien gardé de suivre ce conseil, d'étouffer sous uu amas de mots, inutiles aujourd'hui, des pensées légères qui ressemblent aux fleurs, dont un rien peut flétrir, éteindre, faire même tout-à-fait disparaître le tendre coloris.

Elle

Pour être plus fidèle, plus ressemblant à Anacréon, et même, en imitant, paraître original; pour être plus digne de me montrer à côté de lui, oubliant souvent le mot grec, et soignant l'expres-

---

Elle m'est chère, la mémoire des hommes-bœufs, qui ont sacrifié leurs veilles à rétablir dans toute leur intégrité des manuscrits qui nous sont parvenus, copiés par des moines ignorans. Ces manuscrits se sont nécessairement trouvés altérés, pleins de fautes de toute espèce. Sans les rétablissemens des mots, sans les gloses, que d'auteurs nous ne pourrions pas, sans doute, lire à présent que les langues savantes, sur-tout celle du grec, sont, à la honte de la France, tellement négligées, qu'on craint que, dans dix ans, la génération qui s'élève, ne puisse lire Homère et Démosthènes, Virgile et Cicéron, dans les textes originaux!

« Vous paraîtrez érudit, m'ajoutait-on, pour me déter-» miner à me livrer au travail qui a illustré, dans les siècles » derniers, tant d'hommes, célèbres alors, qui ne le sont » plus maintenant.

» Vous ne sauriez croire combien un vernis d'érudition » donnerait de prix à votre ouvrage, aux yeux de beaucoup » de gens qui, n'y trouvant pas de commentaire, ne pri-» seront pas plus votre volume d'Hymnes, imités d'Ana-» créon, qu'un almanach chantant. » Libre à chacun, répondis-je, de me juger comme il voudra; mais je ne ferai point parade d'érudition. L'érudition, telle estimable qu'elle a pu être, ne sourit guères, de nos jours, à celui qui croit pouvoir créer, et véritablement, une imitation en bons vers, et même en bonne prose, est une création.

Un érudit qui n'est qu'érudit, osons le dire, au risque de déplaire à quelques personnes, ressemble beaucoup à un

sion française ; parce que l'expression est à la poésie, ce que le coloris est à la peinture, m'attachant sur-tout, d'après le conseil d'Horace, à bien saisir l'esprit de mon auteur, poëte délicat et facile, négligé, mais avec élégance, comme les Grâces dans leur déshabillé ; d'après le conseil d'Horace, j'ai moins imité, que composé, en quelque sorte, et

---

ouvrier dans l'atelier du sculpteur. Il dégrossit le bloc de marbre, et ménage, par ses longues fatigues, un tems cher à l'homme de génie qui, comme Dieu, donne l'ame à la matière. L'érudit ressemble peut-être encore davantage à ces manouvriers robustes, qui, du sein obscur d'une carrière profonde, font l'extraction de ces pierres massives avec lesquelles, dégrossies, et taillées selon les règles de l'art, un artiste sublime, comme Mikel-Ange et Perrault, élèvera des édifices solides. La faulx du Tems s'émoussera contre ; car les diamans, créés par le Génie, sont indestructibles.

Nous gagnons infiniment aux travaux des Saumaise et des Scaliger : rendons-leur-en grace ! Le poëte, je le nomme le premier ; car c'est l'homme de génie par excellence ; le poëte, l'orateur, l'homme-de-lettres, quelque genre qu'ils traitent, profitent tous aujourd'hui, les uns plus, les autres moins, des matériaux péniblement amassés par des travailleurs assidus, infatigables, espèce de journaliers d'habitude qui ne pensaient point, mais dont les recherches servent et serviront à faire penser ; qu'on a nommés savans, parce qu'ils savaient des mots, et qu'à la faveur de cette dénomination flatteuse pour leur amour-propre, ils se sont sentis excités, comme par un aiguillon, à défricher un champ, où, sans eux, nous ne ferions pas de si riches, de si précieuses récoltes.

j'ai été plus près de mon modèle. Libre, et semblable, en quelque sorte, à l'abeille, j'ai picoré le sus des fleurs d'Anacréon, et j'en ai composé mon miel.

Je renvoie, pour appuyer mon opinion, mon sentiment; car c'est en moi un sentiment plus qu'une opinion; je renvoie sur la nécessité de traduire en vers les poëtes, au beau discours dont M. l'Abbé de Lille a enrichi sa traduction en vers des Géorgiques de Virgile; discours aussi bien pensé que bien écrit, chef-d'œuvre de style et de raison auxquelles il faut se rendre, qnand on est doué d'un bon esprit, et d'oreilles susceptibles du charme de l'harmonie, de la mélodie des vers.

Je renvoie également à la dissertation justificative que M. Anson, homme du monde, plus fait pour décider la question qu'un homme de collège, a mise à la tête de son Anacréon. Il prouve, sans réplique, du moins aux personnes honnêtes, que ce favori des vierges du Pinde (1), n'était point un in-

(1) Dont chaque chanson se ressent de ce mélange de gaîté franche, de goût exquis, d'esprit aimable, qui faisait le fond de son génie. C'est un poëte philosophe qui se livre aux élans de sa sensibilité, non de cette sensibilité lacrimatoire, nécessaire pour apprécier les chef-d'œuvres dramaturgiques. La sensibilité d'Anacréon est joyeuse, et me donne l'idée de celle de ces charmans convives, délicats voluptueux, qui se livraient AU TEMPLE à des orgies où les Muses, les Grâces, les Ris et les Amours, au milieu des

fâme débauché, comme l'en ont accusé plusieurs graves personnages qui, jadis, condamnés par leur état, à ne vivre qu'avec de jeunes garçons, n'ont jamais connu d'AUTRES AMOURS que ceux de leur

---

lyres et des flacons de nectar, s'ennivraient délicieusement avec les favoris de la joie et de tous les plaisirs permis. Anacréon n'est jamais un bel esprit maniéré ; il n'a jamais d'affectation, et ne tire pas le mérite de ses jolis couplets, de l'antithèse, ni des jeux de mots, mais de pensées toujours rendues par l'expression vraie de la nature. Toujours simple et toujours riche, il est aussi lyrique, dans son genre, que Pindare dans le sien. Je veux dire que les paroles qu'il a employées sont toutes propres à charmer les oreilles les moins sensibles à la mélodie ; qu'il est, qu'il sera toujours le plus parfait modèle pour les poëtes qui voudront chanter à table la double ivresse du vin et de l'amour.

Qu'on me permette ici quelques réflexions que je ne crois pas déplacées. Des écrivains d'aujourd'hui, c'est-à-dire, des jeunes versificateurs de l'âge de dix-huit à trente ans, qui s'occupent ou s'amusent de la littérature, il me semble que la plus grande partie se croit en droit de dénaturer tous les principes reçus, d'assurer, en faisant un calambour, ou une antithèse, ou un jeu de mots quelconque, que ce que nous avons cru jusqu'ici comme vérités inattaquables, est évidemment absurde. Ils ne jurent que d'après un charlatan mal-adroit, qui voudrait faire du bruit, ne pouvant se faire un nom illustre. Ils ne reconnaissent plus la préexcellence des Grecs et des Romains, dans l'art sublime d'être éloquent en vers et en prose ; ils traitent même avec mépris (c'est le mots), les mortels divins qui sont, et seront toujours, en dépit des nouveaux rudimens, les premiers hommes du monde dans ce même art, qui immortalisera nos petits

lycée, et se seront peut-être trompés aux charmes d'un bel enfant de douze ou quatorze ans, lequel, à cet âge, peut ressembler assez à une jolie fille, comme l'a très-bien remarqué Voltaire, disciple des Jésuites.

Anacréon n'était pas plus ivrogne, qu'il n'avait Bathylle pour amant. Les rois ne l'eussent pas admis à leur table. Le vieillard de Théos n'est pas le seul qu'on ait calomnié.

O fille de Scamandronyme!
On a voulu flétrir ton nom,
Comme tel pédant anonyme,
Insulte aux mœurs d'Anacréon,

---

salmonées, mais par leurs ridicules. Le triomphe de ces prétendus beaux esprits, parvenus, à leur honte, à la célébrité, n'aura qu'un tems, d'une durée très-courte. On parlera dans l'avenir du personnage, platement extraordinaire, que je viens de désigner, comme de Balzamo-Cagliostro, et de Mesmer, le magnétiseur : et les élèves de l'Érostrate littéraire, auront le sort de leur maître, digne récompense de leurs ouvrages, condamnés à vivre, et à être admirés par les favoris de la sotise.

Cette note est particulièrement écrite pour les jeunes gens qui, avant de courir la carrière de Molière, de Corneille, d'Homère et de l'Arioste, veuillent bien s'essayer dans le vaudeville, et devenir les rivaux vainqueurs de Panard, de Favard et de Collé, qui, comme il était juste, n'ont point été de l'académie française. Ils sont immortels au Parnasse.

Qui des princes (1) obtint l'estime.
Ah ! sans ton illustre renom ,
Dans l'art que les sœurs d'Apollon
Professent sur la double cîme ,
On ne t'eût jamais fait un crime ,
Digne épouse de Cercola ,
De l'amitié douce et sublime ,
Chaste sur-tout qui te brûla
Pour Anagore et Congila :
Et, certes ! on ne t'appela
Du mot latin de MASCULA,
Qu'à cause de ton grand courage,
Héroïque , tout masculin ,
Qui te fit braver le destin ,
Et non pour ton libertinage;
Ton cœur n'y fut jamais enclin.

Plutarque et Socrate le sage ,
Même quelques savans en us ,
Te donnent un joli visage ,
Et de ton sexe les vertus :
Et je les en crois davantage ,
Autorisé par la raison ,
Que le contraire témoignage
De Martial et de Nazon.
Je sais bien que d'amour malade ,
Pour le beau , pour l'ingrat Phaon,
Sapho (2) fit le saut de Leucade :

---

(1) Principibus placuisse viris non ultima laus est. HOR. Plaire aux grands, plaire aux rois , est une insigne gloire.

(2) Sapho , fille de Cléïs et de Scamandronyme , naquit à Mitylène , ville de l'Isle de Lesbos, dans la quarante-deuxième Olympiade , 610 ans avant J. C. Alcée et Stésichore, ses contemporains , furent ses plus dignes émules de gloire.

Ne pouvant s'en faire chérir,
Et d'aimer seule, malheureuse,
Amante tendre et vertueuse,
Elle préféra de mourir.
L'homme, ni la femme légère,
(Incontestable vérité),
Ne changent point de caractère,
Et meurent ce qu'ils ont été.
Monsieur d'Elbeuf, duc imbécile,
Et b....., s'il en fut jamais,
Mourut, non l'ami de Bathyle,
Mais dans son lit, sous un laquais.
I....., la fameuse tribade,
Fidelle toujours à ses goûts,
Pour I..... (1), et moins pour nous,
Ne fera le saut de Leucade.

P. S. Je profite de cette occasion où je parais, de mon consentement, sous les yeux du public, pour désavouer deux recueils de mes fables, dans lesquels la langue, le goût, le bon sens même, et l'art typographique, sont également mal traités. Je prépare une édition de ces mêmes fables, d'après laquelle seule je prie qu'on me juge. J'ai bien assez de mes fautes, sans me charger encore de celles qu'on me prête.

Je tiens pour maxime qu'il ne s'agit pas, en fait d'ouvrages d'agrémens, soit prose ou poésie, de prononcer sur un imprimé quelconque, mais sur un

---

(1) Sa maîtresse dans ce moment.

imprimé authentiquement signé de l'auteur, c'est-à-dire, qu'il avoue. J'ose me flatter que si l'on compare les deux recueils contre lesquels je m'inscris, avec la nouvelle édition que je signerai en toutes lettres, la comparaison me méritera l'indulgence, et, peut-être, quelqu'estime des lecteurs.

ERRATA.

Vers 8, page 9, au lieu D'AURA, lisez : AURAIT.

Vers 17, page 10, au lieu de ET, lisez : EN.

Vers 21, page 14, D'

Evius, fils d'un dieu, Bacchus, le vieux Silène, lisez :

Le fils de Jupiter, Evius et Silène, et Cypris, etc.

Vers 12, page 24, ÉPROUVÈRENT, lisez : ÉPROUVENT.

Vers 20, page 24, dans grâces, ôtez l's.

Vers 14, page 39, au lieu de CES, lisez : SES.

Vers 3, page 51, au lieu de ON, lisez : OU.

Ligne 3, au verso de la page 53, au lieu de POUR LE GROSSIR, lisez : POUR GROSSIR UN PEU CELUI-CI.

Vers 5, page 59, au lieu d' AU ROND, lisez : AU FRONT.

Vers 14, même page, au lieu de TOU, lisez : TON.

Vers 13, page 60, au lieu d' ENFANS, lisez : ÉPOUX.

Page 67, les 5 derniers vers de la page, et les six de la page suivante, sont presque mot à mot dans un opéra.

IMITATION

EN VERS FRANÇAIS

DES ODES D'ANACRÉON.

Horace autrefois nous l'a dit ;
Ses préceptes ne sont frivoles :
Traduisez-vous en vers ! traduisez plus l'esprit
Du poëte, que ses paroles.
D. M. St.-J.

ODE PREMIERE.

LE PROJET INUTILE.

JE chantais Cadmus, les Atrides :
Que m'arrive-t-il l'autre jour !
Mon luth ne rend que sons timides,
Des sons consacrés à l'Amour.

Ma voix veut célébrer Alcide,
Reçu dans la céleste cour :
Mon luth, cher aux nymphes de Gnide,
Soupire et ne répond qu'Amour.

Héros, favoris de Bellone,
Je vous dis adieu pour toujours,
Puisque ma lyre ne raisonne
Que les Plaisirs et les Amours (1).

---

(1) J'ai changé à chaque hymne le mode poëtique. J'ai pensé que cette variété était nécessaire pour éviter la monotonie. J'ai cru devoir aussi donner aux différens poëmes

ODE II.

L'ÉLOGE DES FEMMES.

Que la Nature bienfaisante
Fit d'utiles présens à tous les animaux!
Elle arma d'une corne et dure et menaçante
Et le pied des coursiers et le front des taureaux.
Vois dans la plaine découverte
Le lièvre peureux, mais alerte,
Lasser les chiens et le chasseur :
L'oiseau vole, le poisson nage;
Les dents du roi lion font fuir son voisinage;
La colombe obtint la douceur.

Envers l'homme, plus généreuse,
La Nature lui fit un plus précieux don :
Il fut doté d'esprit, d'une ame courageuse;
Il reçut la prudence, il obtint la raison.
La femme, qu'eut-elle en partage?
Non la prudence, le courage;
Mais la beauté qui lui tient lieu,
Et de bouclier et de lance :
La beauté, des héros soumettant la vaillance,
Triomphe du fer et du feu (1).

---

d'Anacréon les formes d'Odes; c'est-à-dire, de couper le sens par des couplets de mesure égale. Il me semble que les strophes ou stances ajoutent un charme de plus à ces petites chansons. Je ne me suis que très-rarement écarté de cette loi.

(1) On m'a fait observer que mes Odes, si-non toutes, au moins pour la majeure partie, avaient plus de vers que celles d'Anacréon. Et qu'est-ce qui ignore qu'il est presqu'impossible, en traduisant, d'être aussi court que l'original! J'ajouterai que j'ai préféré me donner un peu carrière, à être

ODE III.

L'AMOUR MOUILLÉ.

NAGUÈRE, à l'heure de minuit,
Rudement on heurte à ma porte :
Soudain je m'éveille à ce bruit;
Qui frappe, dis-je, de la sorte?

Ouvre vîte, me répond-on;
Viens à mon secours, je te prie :
Ne crains rien d'un petit garçon,
Bien fatigué, trempé de pluie.

Je ne sais où porter mes pas;
J'erre au sein de la nuit profonde.
Quel orage! n'entends-tu pas
Comme à l'entour la foudre gronde?

Il pleure, et moi de m'attendrir :
Comment résister à ses larmes!
Je me lève, je vais ouvrir;
Aîlé, nud, l'enfant a des armes.

Il tient un arc, porte un carquois.
Auprès d'un bon feu je le place;
Je réchauffe ses petits doigts,
Mouillés et froids comme la glace.

---

concis aux dépends du goût. Il est aisé d'être bref, lorsqu'on ne craint pas d'être froid, sec, sans abandon, sans éloquence, sans verve. Je me suis plu à donner à mes Odes une certaine étendue qui développe ma pensée, et laisse pourtant encore un champ vaste à l'imagination du lecteur. Cette remarque doit servir pour les soixante-quatre petites pièces suivantes qui composent ce recueil de chansons.

L'instant d'après, d'un ton moqueur,
Essayons si ma main est sûre,
Me dit-il. Il me vise au cœur;
Que profonde fut la blessure!

Il rit, le perfide, l'ingrat!
Content de son triomphe, il saute;
Et puis le petit scélérat
Part, me disant : « Adieu, mon hôte.

« L'Amour est-il un bon soldat?
» Réjouis-toi, mon camarade,
» Mon arc est en fort bon état (1);
» Mais ton cœur sera bien malade ».

ODE IV.

IL FAUT PASSER LA VIE DANS LA JOIE ET LES PLAISIRS.

De roses parfumé, vaincu par la mollesse,
Et couché sur un lit de myrthe et de lotus,
Je veux me livrer à l'ivresse
Et de l'Amour et de Bacchus.

Retrousse, ô Cupidon! ton manteau sur l'épaule,
Et remplis de nectar ma coupe jusqu'au bord :
Comme un char le tems roule et vole;
On n'est plus rien, quand on est mort.

---

(1) Ces deux vers sont littéralement de La Fontaine, qui les a littéralement traduits du grec. J'ai cru qu'il serait ridicule à moi de m'éloigner du texte original pour ne pas me rencontrer avec mon maître. J'avoue que j'ai mieux aimé le copier, que de lutter sans succès.

A des libations la cendre est insensible ;
Et pourquoi parfumer des marbres, des tombeaux ?
Je vis : parez mon front paisible
D'olivier, de festons nouveaux.

Où donc est mon amie ? appelez mon Helmude :
Qu'elle vienne égayer mes bachiques transports :
Bientôt, libres d'inquiétude,
Nous irons danser chez les morts.

ODE V.

A LA ROSE.

Aux présens de Bacchus mêlons de fraîches roses
Qu'aiment Vénus et l'Amour !
Souris, dieu du plaisir, sur nos lèvres mi-closes !
De roses couronnés, buvons en ce beau jour.
O ! des fleurs brillante reine,
Fille aimable de Flore et du riant Printems,
Rose aux douces couleurs, du céleste domaine
Ton suave parfum charme les habitans.

Si le fils de Vénus rit, danse avec les Grâces,
Tu pares ses blonds cheveux ;
Où la beauté paraît, on te voit sur ses traces,
Et pour te ressembler, elle forme des vœux.
De roses je ceins ma tête :
Bacchus, ô ! le plus beau de tous les immortels,
Je vais avec Naïs, pour célébrer ta fête,
Danser, la lyre en main, autour de tes autels.

ODE VI.

SUR UNE ORGIE.

Que la rose, à Vénus si chère,
Parfume mon banquet, orne mon front joyeux !
Une jeune Bacchante, à la taille légère,
La flamme du plaisir brillante dans les yeux,
S'arme d'un tyrse, entouré de lierre,
Et riant aux éclats,
Avec mesure elle frappe la terre
De ses pieds délicats.

Son amant, à la douce haleine,
Les cheveux parfumés, le jeune et frais Nectis,
Qu'un penchant invincible à ses côtés enchaîne,
Unit sa voix touchante aux sons de la Pectis.
Beau Cupidon ; Vénus, déesse aimable ;
Ivre de tes nectars,
Riant Bacchus, présidez à ma table,
Volupté des vieillards.

ODE VII.

SUR L'AMOUR.

Allons vîte, Anacréon;
Debout, et suis-moi, sans crainte :
Suis-moi, me dit Cupidon,
En me frappant le menton
D'une branche de jacinthe.

Me voilà donc à courir
A travers les précipices :
Que n'ai-je pas à souffrir !
J'éprouve, prêt à mourir,
Les plus douloureux supplices.

Je succombais, quand l'enfant,
(Que sa malice est extrême!)
De son aîle me touchant,
Non, me dit-il en riant,
Tu ne sais pas comme on aime?

ODE VIII.

LE SONGE.

Une nuit qu'égayé par la liqueur vermeille,
Joyeux convive, heureux amant,
Sur des tapis de pourpre étendu mollement,
Bercé par l'Amour, je sommeille;
Je rêve que, d'un pied et folâtre et léger,
Je cours après de jeunes filles.
J'en jure par Bacchus! elles étaient gentilles,
Et bien dignes de m'engager.
De beaux jeunes garçons, au sujet de ces belles,
M'adressent de piquans propos:
Je veux les embrasser; mais, malins et dispos,
Pour me fuir ils ont tous des aîles.
De me retrouver seul, chagrin et réveillé,
J'éprouve une peine cruelle;
Mais bientôt sur mes yeux le sommeil rappelé,
Je me rendors, et de plus belle.

ODE IX.

LA COLOMBE ET L'ÉTRANGER, dialogue.

L'ÉTRANGER.

COLOMBE, messagère aimable,
Suspends ton vol, arrête-toi.
Qui t'amène en ces lieux ? d'une odeur agréable
Tu parfumes les airs. Où vas-tu ? dis-le-moi.

LA COLOMBE.

Je sers Anacréon, qui m'envoie à Bathyle,
Le souverain des cœurs : mon maître m'eut en don
De la belle Vénus, pour un chant pur, facile,
Pour une petite chanson.

Dans ses plus importans messages,
Il me préfère à tout courier :
Déjà même pour lui j'ai fait bien des voyages.
Ce billet que tu vois, qu'il vient de confier
A mon aîle rapide, à ma prudence extrême,
C'est pour son jeune ami, beau comme Cupidon,
Un si charmant enfant mérite bien qu'on l'aime,
Et d'être aimé d'Anacréon.

Je pourrais sortir d'esclavage ;
Il m'a promis ma liberté :
Mais, moi, je veux toujours, chérissant mon servage,
Heureuse auprès de lui, faire sa volonté.
Irais-je m'abriter sous un mince feuillage,
Et béqueter aux champs, pour appaiser ma faim,
Moi qui peux, à mon gré, boire de son breuvage,
Et manger toujours dans sa main !

J'amuse

J'amuse ses heures perdues.
Ma gorge aux changeantes couleurs
Attache ses regards : les aîles étendues,
J'ombrage, en roucoulant, son front paré de fleurs ;
Et lasse de ces jeux, sur son luth je sommeille,
Tant que règne la nuit sous le ciel étoilé.
Mais j'ai tout dit : adieu. Certes! une corneille
Aura moins que moi babillé.

ODE X.

DIALOGUE ENTRE ANACRÉON ET UN MARCHAND.

On voulait vendre un bel Amour en cire.
Combien, marchand ? me pris-je à dire.
Combien ? oh ! ce que tu voudras,
Me répond-il en son patois dorique.
A sa valeur je ne me connais pas ;
Je ne suis point artiste en encaustique ;
Mais je ne veux plus habiter
Avec volage enfant qu'il me faut redouter. —

Voici mon mot : Je t'offre, pour conclure,
Deux drachmes de cette figure.
Si ce prix là te semble bon,
(Tu vois, ami, que fort peu je marchande.)
Terminons vîte ; et toi, mon beau mignon,
Pour me prouver si ta puissance est grande,
Brûle mon ame ; ou, petit dieu,
Je t'en jure ma foi ! tu fondras dans mon feu.

ODE XI.

SUR LUI-MÊME.

Oui, j'entends les femmes me dire :
Anacréon, te voilà vieux.
Sur ce miroir jette les yeux ;
Ton front est chauve ; il n'est plus tems de rire.
Je leur réponds : Ai-je ou non des cheveux !
O belles ! c'est ce que j'ignore ;
Mais ce que je sais bien encore,
C'est qu'à l'instant même je veux
Vous aimer, vous chanter et boire,
Et sans cesse me réjouir :
Plus un vieillard est prêt à passer l'onde noire,
Plus de la vie il doit jouir.

ODE XII.

SUR UNE HIRONDELLE.

O trop matinale Hirondelle !
Veux-tu que je te coupe une aîle ?
Loin d'ici ne peux-tu voler ?
Dois-je, d'une main assurée,
Et me vengeant sur toi, comme autrefois Térée,
Te faire repentir de ton long babiller (1) ?
O ! dans quels regrets tu me plonges !
Ton chant, qui vient de m'éveiller,
Me ravit et Batyle et le plus doux des songes.

---

(1) Ego cur acquirere pauca (verba) si possum, invideor ? Hor. art poét. Pour un mot que j'invente, on ne peut me blâmer.

ODE XIII.

SA FUREUR.

Le jeune Atis, jaloux et furieux d'Amour,
Faisait, dans sa douleur cruelle,
Sans cesse répéter le crime de Cybelle (1)
Aux échos des monts d'alentour.

O toi, chère aux neuf sœurs, fontaine de Claros!
Qui boit de ton onde magique,
Va hurlant, agité de l'esprit prophétique
Qu'il reçoit du dieu de Délos.

Je veux, je veux aussi devenir furieux;
Mais dans les bras de ma maîtresse;
Mais parfumé d'essence, et charmant de l'ivresse
Du nectar le plus précieux.

ODE XIV.

IL COMBAT CONTRE L'AMOUR.

Je veux aimer; il faut que j'aime:
J'ai reçu ce conseil du fils de Vénus même;
Je n'en fis d'abord nul état.
Mais il s'arme d'un arc; de flèches assassines
Il remplit son carquois, brillant de pierres fines;
Puis, il me défie au combat.

---

(1) Atis aimait Cybèle; mais il lui préféra Sangaride. La jalouse Cybèle, ayant inutilement cherché à ranimer la passion éteinte dans le cœur du jeune Atis, pour se venger et de lui et de sa rivale, le fit mutiler. Et plusieurs doctes croient qu'elle se chargea elle-même de l'opération, afin d'être sûre qu'il n'en aimerait plus d'autre.
Tant de fiel entre-t-il dans l'ame des déesses?

Alors j'endosse la cuirasse :
Je veux faire l'Achille, et montrer de l'audace ;
Bientôt je fuis, faible guerrier.
L'Amour me lance en vain mille traits ; il trépigne :
Au lieu de javelot, dans sa colère insigne,
Il s'élance en moi tout entier.

Je sens une subtile flamme
Qui m'embrâse soudain et me pénètre l'ame ;
Mais aux plus violens transports
Succède la faiblesse, et je suis tout de glace :
Que sert, quand le vainqueur est maître de la place,
De lui disputer les dehors ?

ODE XV.

A UN AMI, SUR SES GOUTS.

Eh ! que me fait à moi ce Gigès, roi des Sardes ?
Sa gloire, ses honneurs, ses palais ni ses gardes
N'excitent mes désirs :
Boire, me parfumer, me couronner de roses ;
Prendre de doux baisers sur des lèvres mi-closes,
Voilà mes seuls plaisirs.

Ami, l'heure présente est la seule de sûre :
Ne la laisse échapper, répète la Nature ;
Demain n'est pas a toi.
Tandis que la santé brille encor sur ma joue,
Je veux chanter, danser : j'aime, je ris, je joue ;
Gaî convive, je boi.

Que je trouve insensé le mortel qui se livre
A l'espoir décevant du beau jour qui doit suivre,

Et qu'obtiendra Vénus!
Peut-être qu'échappé du ténébreux empire,
Un messager d'enfer arrive pour te dire :
Meurs ; tu ne boiras plus.

ODE XVI.

SA DÉFAITE, A LYCORIS.

Tu chantes les guerres de Thèbe,
Un autre les combats divers
Et d'Hector et des Grecs, descendus dans l'Erèbe;
Et moi je célèbre mes fers.

Non : ce ne sont point des cohortes
Qui pourraient me vaincre jamais :
Mes vainqueurs sont tes yeux, armés cent fois plus fortes
Que les plus redoutables traits.

ODE XVII.

SUR SA COUPE D'ARGENT.

HABILE artiste, allons, et d'un soin diligent,
Au touret créateur présente cet argent.
Je ne demande point une armure complète,
Car je hais les sanglans combats;
Mais une large coupe, où, buveur et poëte,
Je boive l'ambre des muscats.

Tu n'y graveras point l'effrayant Scorpion,
Le chariot non plus, ni le triste Orion.

Eh ! qu'ai-je à faire, moi, des étoiles Pléïades,
De l'Asterisme du Bouvier (1) ?
Fais serpenter autour, en l'honneur des Ménades,
Un beau cep pour les égayer.

Mets-y des vendangeurs. Je me plais à les voir
S'empresser avec joie à l'entour du pressoir,
Des chef-d'œuvres de l'art, certes ! le plus utile,
Et celui que j'aime le plus !
Qu'en or pur incrusté, l'Amour, le beau Bathyle,
Foule à la cuve avec Bacchus.

ODE XVIII.

SUR LE MÊME SUJET.

Travaille, Artiste, pour ta gloire ;
Fais une coupe d'or, digne de ton ciseau.
Vîte, car j'y veux bientôt boire,
Etends ce pur métal sous ton savant marteau.
D'abord il faut m'offrir le mois chéri des roses,
Et des moissons de fleurs nouvellement écloses.

Je veux une vineuse orgie,
Non de tragiques faits, ni des initiés
La bizarre cérémonie ;
Mais que les dieux buveurs n'y soient pas oubliés,
Evius, fils d'un dieu (2), Bacchus, le vieux Silène,
Ni Cypris, qui d'Hymen aime à former la chaîne.

---

(1) Asterisme, constellation ou assemblage de plusieurs étoiles : ainsi, l'Asterisme du Bouvier est cette réunion d'étoiles fixes, désignée par les astronomes sous le nom du Bouvier.

(2) Fils de Jupiter.

Tu représenteras les Grâces
Au sourire enchanteur, les Amours désarmés;
On verra briller dans leurs tasses
Le breuvage vermeil des raisins exprimés :
De beaux jeunes garçons ajoute encor un groupe,
Et qu'Apollon y danse au milieu de la troupe.

ODE XIX.

TOUT BOIT DANS LA NATURE.

La terre boit la pluie,
Et l'arbre, en buvant l'air,
Boit, aspire la vie;
Le soleil boit la mer.
Tout a soif, et j'aime à le croire.
A boire si tout est soumis;
Eh! pourquoi donc, mes bons amis,
Me quereller quand je veux boire?

ODE XX.

LES SOUHAITS, A NAÏS.

Sur les monts Phrigiens la fille de Tantale (1)
Jadis se durcit en rocher,
Et victime jadis d'une fureur brutale,
La jeune Pandion (2) fut contrainte à chercher
Son salut dans les airs, malheureuse hirondelle,
Du palais de sa sœur fuyant à tire-d'aîle.

---

(1) Niobé.
(2) Procné, fille de Pandion.

Moi, je veux devenir cette glace fidelle
Où se réfléchissent tes yeux :
Que ne suis-je, ô Naïs ! la tunique nouvelle,
Qui couvre de ton corps les contours gracieux !
Jaloux avec amour, heureux, sur toi sans cesse,
Quels seraient mon plaisir, ma joie et mon ivresse !

Je voudrais être aussi l'onde amoureuse et pure,
Où tu rafraîchis tes appas !
Rendant hommage aux dons que te fit la Nature,
Que je leur donnerais de baisers délicats !
Je voudrais être encor l'encens que tu respires,
Ton beau bouquet de fleurs, l'haleine des Zéphires !

Que ne suis-je, à mon gré, l'écharpe, la ceinture
Qui marque et caresse ton sein !
La perle, de ton cou magnifique parure !
Si les dieux me changeaient en léger brodequin !
Du moins je presserais, ô toi que j'idolâtre !
Ton joli pied, plus blanc que la neige et l'albâtre !

ODE XXI.

SA SOIF EST EXTRÊME.

Je prétends boire à tasse pleine.
Verse, ma Lycoris. Ah ! je respire à peine !
L'atmosphère est brûlant ; je succombe aux chaleurs.
Couronne mon front de ces fleurs.

Regarde comme il les dessèche.
Armé de son flambeau, de sa plus sûre flèche,
L'Amour est dans mon cœur. De mon cœur amoureux
Comment donc tempérer les feux !

ODE XXII.

A BATHYLE.

Bathyle, que ce jour est beau!
Viens donc te reposer sous ce riant ombrage.
De ce vert et tendre rameau,
Vois comme le Zéphire agite le feuillage.
De ce petit ruisseau, des Nayades chéri,
Le murmure est plein d'éloquence :
Ah! peux-tu bien, voyant un si charmant abri,
Passer avec indifférence !

ODE XXIII.

SUR L'OR.

Crésus, pour prolonger la vie,
Ah! s'il suffisait de ton or,
Nul, plus que moi, n'aurait envie
D'être possesseur d'un trésor!
Ma main, de dons et de guirlandes,
Chargerait l'autel de la mort;
Je lui dirais : Prends ces offrandes;
Eternise mon heureux sort.

Mais la richesse est incapable
De nous acheter un seul jour.
Si de la mort inévitable
La faulx nous frappe tour-à-tour,
Je veux trouver, dans mon ivresse,
Les cieux en ce riant séjour;
Avec mes amis, ma maîtresse,
Toujours boire, ou faire l'amour.

ODE XXIV.

SUR LE MÊME SUJET.

Un instant peut borner ma course dans ce monde;
Je suis né pour mourir :
Je vois bien du passé la trace trop profonde,
Non le tems qui me reste encor à parcourir.
Chagrin sombre et perfide,
Fuis donc d'un vol rapide;
De moi n'approche plus :
Avant que je succombe,
Esclave de la mort, et jeté dans la tombe,
Je veux rire, chanter, danser avec Bacchus.

ODE XXV.

SON AMOUR POUR LE VIN.

Quand je bois, le chagrin s'endort;
A quoi bon des soucis, des peines?
Je dois mourir un jour; des mortels c'est le sort :
Suppliez-vous Pluton? vos prières sont vaines.
Je me livre au charmant transport
Qui, vers Bacchus, toujours m'entraîne :
De son divin nectar buvons à tasse pleine;
Au milieu des flacons le noir chagrin s'endort.

ODE XXVI.

MÊME SUJET.

Le jus des treilles, Bacchus,
Me met-il dans le délire!
Je crois avoir à moi les trésors de Crésus,
Et pouvoir disputer le doux prix de la lyre.

Je me ris de l'univers :
Le front couronné de lierre,
Moi, je bois à la paix, et je chante mes vers,
Libre aux amans de Mars de courir à la guerre.

Esclave, dépêche-toi;
Décoiffe cette bouteille :
A-t-on bien bu? l'on dort. Faites tous comme moi;
Noyez les noirs soucis dans la liqueur vermeille.

Oh! comme rit à mes yeux
Cette divine ambroisie!
Verse donc, verse encor : eh! ne vaut-il pas mieux
Perdre, ô divin Bacchus! la raison que la vie?

ODE XXVII.

IL EST DE TOUS LES PLAISIRS.

O dieu des bons vins!
Dès que je puis boire,
Je perds la mémoire
De tous mes chagrins.
Ah! je t'en rends gloire,
O dieu des bons vins!

Je bondis, je saute
Comme un jeune fan;
Tout coup de vin m'ôte
Pour le moins un an.
Ivresse bachique
N'est pas, croyez-m'en,
Mon plaisir unique :
J'aime tour-à-tour
Le vin, la musique,
Les vers et l'amour.

ODE XXVIII.

PORTRAIT DE NAÏS, SA MAITRESSE.

Artiste, dont par-tout on vante l'excellence,
Peintre, le roi d'un art à Rhodes si parfait,
Ma maîtresse est absente, et je veux son portrait :
Viens la peindre ; écoute, et commence.

Déroule en nœuds bouclés, élégamment étale
Sa chevelure épaisse, et sur-tout d'un beau noir :
Si ton pinceau savant a ce rare pouvoir,
Qu'un parfum bien doux s'en exhale.

Son teint a tout l'éclat du lis et du troëne;
Fais ses sourcils arqués et de couleur de jais :
Qu'ils ne soient l'un de l'autre écartés, ni trop près;
Ses longs cils sont noirs comme ébène.

Son ame est dans ses yeux, de voluptés avides,
Animés par l'amour, de flamme étincellans :
Minerve, j'en suis sûr, les avait moins brillans;
Ceux de Vénus sont moins humides.

La persuasion ne quitte point sa bouche ;
Ses lèvres d'incarnat appellent le baiser ;
Elles semblent vous dire : « Eh bien ! on peut oser ;
» La beauté n'est jamais farouche ».

Autour de son menton fais voltiger les Grâces ;
Sur son beau cou d'albâtre on les retrouve encor :
En peignant sur sa gorge un double et doux trésor,
Qu'on sente que tu te surpasses.

D'une robe de pourpre il faut que tu la pares :
Laisse, en drapant le nud, paraître des apas
Qui nous fassent juger de ceux qu'on ne voit pas,
Charmes dont les dieux sont avares.

Grâce, sublime artiste, à ton talent suprême,
L'Art devient la Nature, ou sait lui ressembler :
O prodige étonnant ! c'est Naïs elle-même.
Joli portrait, tu vas parler !

ODE XXIX.

LE PORTRAIT DE BATHYLE.

Fais-moi le portrait de Bathyle ;
Mais je desire, ô peintre habile !
Diriger tes divins pinceaux :
Que ses cheveux en abondance,
Soient noirs et parfumés d'essence ;
L'Amour ne les a pas plus beaux.

Tu vois bien qu'il faut que tu laisses
Négligemment tomber ses tresses ;

Evite ce qui tient à l'art :
Courbe en arc, sur son front d'ivoire,
Deux grands sourcils de couleur noire ;
Mais que tendre soit son regard.

Une aimable douceur tempère
Ce que ses yeux ont de sévère :
Sur les cœurs qu'ils ont de pouvoir !
Vous fixent-ils ? on imagine
Voir tantôt Mars, tantôt Cyprine,
Inspirant la crainte ou l'espoir.

Sa joue est ronde, elle est rosée ;
Par l'Amour sans cesse baisée,
Elle peint pourtant la candeur :
Que ton léger pinceau lui donne
Le duvet des dons de Pomone,
Avec le fard de la pudeur.

Comme ses lèvres sont vermeilles !
Autour voltigent les abeilles
Que trompe un coloris flatteur :
Ce n'est pas trop de ta science
Pour faire parler son silence
Aimable, éloquent, enchanteur.

De son cou la blancheur extrême,
Fait honte au cou d'Adonis même,
De l'aveu forcé de Vénus :
Donne-lui les mains de Mercure,
Le sein blanc, la démarche sûre
Et de Pollux, et de Bacchus.

Couronne ses cuisses charmantes,
Voluptueuses et brûlantes,

Du signe du desir naissant :
Mon Bathyle a bien mieux encore ;
Mais ce mieux, qu'il faut qu'on ignore,
L'art, pour le peindre, est impuissant.

A Samos, si tu fais voyage,
Porte avec toi ce rare ouvrage,
Qui doit augmenter ton renom ;
Et je gage deux contre mille (1),
Qu'on dit soudain : Voilà Bathyle
Sous les traits du bel Apollon.

ODE XXX.

L'AMOUR ENCHAINÉ PAR LES MUSES.

Les sœurs d'Apollon, l'autre jour,
Ayant fait prisonnier l'Amour,
L'enchaînèrent avec des roses :
Sous la garde de la beauté,
Il est mis en captivité.
O Vénus ! en vain tu proposes
De racheter sa liberté !
Ton fils n'en veut plus faire usage :
De ses doux liens enchanté,
Il n'aime plus que l'esclavage..

---

(1) Qu'on prend Apollon pour Bathyle,
Ou Bathyle pour Apollon. Gacon.

ODE XXXI.

DÉLIRE BACHIQUE.

Le bon vin me rend tout joyeux;
J'en veux boire en l'honneur des dieux,
Et je vais dire
Une chanson :
Charmant délire,
Tu vaux bien mieux que la raison !

Que je hais Alcméon, Oreste !
Ils trempèrent leurs mains, en leur rage funeste,
Dans le sang de leur mère : épouvantable horreur!
Livrés à leurs remords, des noires Euménides
Ces assassins, monstres perfides,
Eprouvèrent toute la fureur.
Pour moi, qui ne tuai personne,
Ivre du nectar de la tonne,
Voyez comme je suis joyeux!
Je veux boire en l'honneur des dieux,
Et je vais dire
Une chanson :
Dans mon délire,
Graces aux dieux! je perds la raison.

Jadis Hercule, l'invincible,
Agitait d'Iphitus l'arc, le carquois terrible;
L'agitait de nouveau, plus furieux encor :
Ajax aussi, jadis, dans sa fureur trompée,
Brandissait la tranchante épée
Du brave et malheureux Hector.
Couronné de roses, de lierre,
Pour moi, tenant en main mon verre,

Sans

Sans nul souci, toujours joyeux,
Je veux boire en l'honneur des dieux,
Et j'aime à dire
Une chanson :
Heureux délire,
Je te préfère à la raison !

ODE XXXII.

SUR LE NOMBRE DE SES AMOURS.

De mes amours le compte est clair ;
Il sera bientôt fait. J'ai plus aimé de belles
Que l'on ne peut nombrer de poissons dans la mer,
Au printems de feuilles nouvelles.

D'Athènes, trente-cinq, au moins,
M'ont reçu dans leurs bras, s'il faut parler sans feinte :
Je fus très-bien payé de mes amoureux soins,
Par cent maîtresses à Corinthe.

De Corinthe la riche ville
Possède, comme on sait, les plus rares beautés.
De Rhodes, de Lesbos j'en puis mettre deux mille,
Et cent encor d'autres cités.

La voluptueuse Jonie
En fournira..... — tu dis ! — Ecris, écris toujours.
Je me garderai bien d'oublier la Carie,
Si fertile en moissons d'amours.

De Canope, ni de la Crète,
Jusqu'ici, je n'ai fait aucune mention :
Eh bien ! de ces beaux lieux qu'Anacréon regrette,
Tu peux mettre une légion.

Pour terminer, ajoute encore
Cent femmes de Cadix aux séduisantes voix,
Et mille des pays où se lève l'aurore,
Dont mon cœur a subi les loix.

ODE XXXIII.

LA NICHÉE D'AMOURS.

De retour, tous les ans, hirondelles chéries,
Vous bâtissez des nids,
Quand les plaines sont refleuries;
L'hiver, aux bords du Nil, dans les champs de Memphis,
Doux oiseaux voyageurs, vous vivez engourdis.

Mais en mon cœur, Vénus, (comment l'ai-je fâchée?)
Fait, et dans tous les tems,
D'amours éclore une nichée.
Ils fourmillent; les uns sont à peine naissans;
D'autres un peu plus drus, et d'autres déjà grands.

L'un veut prendre l'essor; il s'essaye, il sautille:
Un autre, pour sortir,
Tâche de percer sa coquille;
De plumes celui-là vient de se revêtir:
Ils se trouvent si bien, qu'aucun ne veut partir.

Chacun de ces oiseaux à son tour devient père;
Il en naît tous les jours.
Infortuné, que dois-je faire?
Quel favorable dieu, venant à mon secours,
Pourra me délivrer de ces essaims d'amours?

ODE XXXIV.

A UNE JEUNE FILLE.

A peine, Eglis, depuis que tu reçus le jour,
Vois-tu du beau printems le seizième feuillage :
Moi, dont le cœur encor est jeune pour l'amour,
Mes cheveux sont blanchis par l'âge.
Et cependant, ô belle Eglis!
Ne me dédaigne pas : parmi les fleurs écloses
De ce matin, considère ces roses
S'embellissant de l'union des lis.

ODE XXXV.

JUPITER TAUREAU.

Ce taureau traversant la mer Sicilienne,
Sans crainte des vents ni des flots,
N'est-ce pas Jupiter! Il porte sur son dos
Une jeune Sidonienne.
Majestueux, superbe, et sans aucun effort,
Comme il nage vers l'autre bord!
Dans ses membres quelle souplesse!
Eh! quel taureau jamais voudrait franchir la mer,
Oubliant son pacage et sa jeune maîtresse?
Ah! sans doute, c'est Jupiter.

ODE XXXVI.

IL FAUT JOUIR DU PRÉSENT.

A quoi bon m'enseigner et les doctes préceptes
Et les sophismes des rhéteurs ?
Bien que savans ils sont ineptes ;
Ils ne forment que des auteurs.
Je me garderai bien de l'être :
Jamais je ne prendrai de maître
Que pour savoir aimer et fêter mon caveau.
Mes cheveux sont tout blancs ; pressons-nous donc de vivre.
Dans peu, je serai mort ; il faut que je m'enivre :
On n'aime, on ne boit plus, quand on est au tombeau.

ODE XXXVII.

LE PRINTEMS.

Ami, plus de regrets ; chassons les noirs soucis !
On voit par-tout des fleurs écloses :
Les Grâces et l'Amour ceignent leurs fronts de roses,
Et le calme renaît sur les flots adoucis.

Vois-tu les bataillons de ces canards sauvages,
Joyeux, se plonger dans les eaux !
Les campagnes de l'air se repeuplent d'oiseaux.
Que le soleil est pur ! les cieux sont sans nuages.

De ces plaines, au loin, que l'aspect est riant !
Elles se couvrent de richesses :
Tendre mère, pour nous prodigue de largesses,
La terre avec orgueil lève un front verdoyant.

L'amandier refleurit, et l'olivier bourgeonne :
Un double Tyrse dans ses mains,
Evohé sur les monts appelle les Sylvains,
Et la vigne en amour de pampres se couronne.

Tout ressent les effets d'une douce chaleur :
De biens, quelle riche apparence!
Qu'il est doux de jouir, encor qu'en espérance!
Déjà l'homme des champs voit le fruit dans la fleur.

ODE XXXVIII.

SUR SON AGE.

Je compte beaucoup d'ans :
Cependant je bois mieux que toute cette troupe
De jeunes gens.
Quel est mon sceptre? cette coupe.

Qui, plus léger que moi,
Ose me disputer de sauter en cadence!
Par-tout, ma foi!
Je suis le héros de la danse.

Si l'on veut engager
Un combat de flacons, de boire je me pique :
Je vais gager
De remporter le prix bachique.

De ce nectar divin,
Allons, aimable enfant, qu'on remplisse mon verre :
Il faut soudain,
Il faut que je me désaltère.

Je ne regrette rien :
Cependant je suis vieux ; j'en fais l'aveu sans peine.
Eh bien! eh bien!
Je danserai comme Silène.

ODE XXXIX.

LE BON BUVEUR.

QUAND je bois, j'ai le cœur en joie ;
Aux Muses j'adresse mes chants,
Et les soucis, que je renvoie,
Je les livre aussi-tôt aux vents.

Au gai Bacchus, dans mon délire,
J'abandonne mes sens charmés :
Il me semble que du Zéphire
Les souffles sont plus parfumés.

De fleurs je couronne ma tête :
O Bacchus! c'est en ton honneur ;
De la paix et de la retraite
J'aime à célébrer le bonheur.

Ai-je bu? parfumé d'essence,
Je fais à Naïs, dans mes bras,
De l'amour sentir la puissance :
Comme je fête ses apas !

Bois-je dans une large coupe ?
Mon ame alors s'épanouit :
Des jeunes gens l'aimable troupe
M'intéresse et me réjouit.

Boire, c'est un gain véritable ;
Le seul que je remporterai :
Car le tribut (1) inévitable,
Comme chacun, je le paierai.

ODE LC.

L'AMOUR PIQUÉ PAR UNE ABEILLE.

Au sein d'une rose vermeille,
Hier butinait une abeille :
Cupidon y porte la main ;
Au doigt il est piqué soudain.
Il pleure, et court à Cythérée.
Ah ! maman, dit-il, je me meurs !
Maman, quelle flèche acérée !
Dieux ! que j'éprouve de douleurs !

Petit serpent, ayant des aîles,
(Abeille, je crois, tu l'appelles.)
M'a blessé de son cruel dard.
La sage mère lui repart :
Si la plus légère piqûre
Te fait souffrir de tels tourmens,
Juge, mon fils, quelle blessure
Font tes traits aux cœurs des amans.

---

(1) Le tribut de la vie, qu'il faut payer au roi des morts.

ODE LCI.

A BACCHUS.

Buvons, rions, chantons en l'honneur de Bacchus;
Il est l'inventeur de la danse :
Il aime les neuf sœurs, et se plaît en présence
Et de l'Amour et de Vénus.
L'Amour avec Bacchus, encor plus nous enchante;
Bacchus, dans un repas, rend Vénus plus charmante.

Célébrons donc Bacchus. Honneur au dieu du vin!
Tous les plaisirs sont sur ses traces :
Où Bacchus se présente, il fait naître les Grâces;
Il assoupit le noir chagrin,
Calme l'inquiétude; et son aimable ivresse,
Son délire charmant change en ris la tristesse.

Du bachique nectar qu'un jeune et beau garçon
M'apporte une coupe profonde,
Je l'avale d'un trait, et chacun, à la ronde,
M'imite, boit, dit sa chanson.
Armons-nous donc d'un Tyrse et d'une large coupe,
Et des soucis rongeurs chassons la sombre troupe.

Amis, et dites-moi : lit-on dans l'avenir?
Qui sait le terme de sa vie?
Nous savons seulement que, tôt ou tard, ravie,
Un jour il nous faudra finir.
Jouir, est la leçon qu'à tous le tems nous donne :
A chaque instant du jour, sage est donc qui moissonne.

Enivrons-nous,

Enivrons-nous, dansons. Je veux me parfumer ;
Je veux et folâtrer et rire :
En l'honneur de Bacchus, je veux pincer ma lyre,
Jusqu'à l'ivresse boire, aimer.
Je veux, la coupe en main, et la gaîté dans l'ame,
Du vin et de l'amour chanter la double flamme.

ODE XLII.

IL FAUT PRÉFÉRER LA VIE DOUCE ET TRANQUILLE.

De l'enjoué Bacchus j'aime l'heureux délire ;
Je danse mieux ivre à demi :
J'aime à table, couché près de mon jeune ami,
A faire raisonner ma lyre ;
Mais j'aime beaucoup mieux, de roses couronné,
Chanter et folâtrer avec Cypride, Aglaure,
Pholoé, Naïs, Dioné,
Espiègles, comme Amour, pourtant vierges encore.

O poisons dévorans de l'odieuse envie !
Non ; mon cœur ne vous connaît pas :
Je fuis les traits subtils des méchans, des ingrats,
Médisans avec perfidie.
Je hais sur-tout, je hais tous ces bruyans repas,
Où les vapeurs du vin excitent des querelles :
Aux sons du luth formons nos pas ;
Aimons, fêtons la paix ; aimons, fêtons les belles.

ODE XLIII.

A LA CIGALE.

Cigale, doux est ton destin.
Sur un arbre, d'un saut t'élevant au matin,
De quelques goutes de rosée,
Dès que ta soif est appaisée,
Tu chantes à faire plaisir.
Cigale, tu n'as pas à former un desir ;
C'est à toi les moissons, les trésors de la plaine ;
Les bois et les forêts, le monde est ton domaine.

De tout cultivateur des champs,
Dont tu sais égayer le travail par tes chants,
Tu fus toujours la bonne amie :
Ah ! tu dois en être chérie,
Car jamais tu ne fais de mal.
De l'été donnant le signal,
Le joyeux moissonneur t'honore,
Apollon te chérit, et les muses encore.

Et des neuf sœurs et d'Apollon
Ta voix harmonieuse est un aimable don ;
Ta santé jamais ne s'altère :
Chanteuse, fille de la terre,
Rends graces au ciel tout-puissant !
Seule, tu n'as ni chair ni sang.
Sur toi veillent les dieux. Impassible Cigale,
A peu de chose près, n'es-tu pas leur égale !

ODE XLIV.

LE SONGE.

Je croyais, dans un songe, au dos ayant des aîles,
Courir avec rapidité ;
Mais je cours vainement : je me trouve arrêté
Par l'enfant si chéri des belles ;
(Vraiment je ne le conçois pas !)
L'Amour portait du plomb à ses pieds délicats.

Il m'enchaîne soudain. Qu'est-ce donc qu'un tel songe
M'annonce, peut me présager ?
Dans de nouveaux liens vais-je me rengager ?
Ce rêve n'est point un mensonge.
Abjurant ses légers amours,
Mon cœur va, je le sens, se fixer pour toujours.

ODE XLV.

LES FLÈCHES DE L'AMOUR.

Vulcain, aux antres de Lemnos,
Forgeait des traits d'acier pour le dieu de Paphos :
La belle et tendre Cythérée
Avec soin, dans des flots de miel,
En trempait la pointe acérée ;
Cupidon y mêlait du fiel.

Revenant des sanglans combats,
Le dieu Mars, à Lemnos, un jour porte ses pas.
Brandissant sa lance pesante,
Et prenant le ton du dédain,
Il rit de l'enfant, le plaisante
Sur les flèches qu'il tient en main

Prends ce trait-ci pour en juger ;
Repart l'Amour, et vois s'il te semble léger.
Mars le prend ; Vénus de sourire.
Il est par trop lourd pour mon bras,
Dit Mars; il se trouble, il soupire.
L'Amour répond : tu t'y feras.

ODE XLVI.

CONTRE L'ARGENT.

Je plains qui n'aime pas ; il est fâcheux d'aimer ;
Mais le pire des maux, oui, c'est de s'enflammer,
De soupirer pour une ingrate.
Savoir, naissance n'y font rien.
A quoi sert la vertu ! l'on n'aime que le bien ;
L'argent seul nous charme et nous flatte.

Périsse le premier qui trouva ce métal !
C'est l'enfer aux humains qui fit ce don fatal.
Il arme frères contre frères,
Les Etats contre les Etats :
Amans, l'or seul, auteur des plus noirs attentats,
Ruine toutes vos affaires.

ODE XLVII.

SES GOUTS.

J'aime l'agréable vieillesse ;
J'aime à voir danser la jeunesse.
Alors qu'un vieillard danse et rit,
Je dis que ce vieillard est sage :
Ses cheveux seuls marquent son âge ;
Jeune est encore son esprit.

ODE XLVIII.

SA JOIE DANS UN FESTIN.

Donnez-moi la lyre d'Homère,
Non pour célébrer les combats,
Ni d'Achille l'affreuse colère :
Vîte la coupe des repas !
Des buveurs j'aime les pratiques.
Des verres donc : aux loix bachiques
Je prétends obéir, en buvant à longs traits.
Je vais unir ma voix aux accords de la lyre :
Au milieu des transports d'un aimable délire,
Amis, je chanterai les plus joyeux couplets.

ODE XLIX.

TABLEAU DE BACHANALES, Fragment.

Peintre savant, artiste unique,
Ecoute ma muse lyrique.
Peins d'abord de riches cités
Aux plaisirs, aux fêtes livrées ;
Puis des bacchantes enivrées
De nectar et de voluptés :
Peins-les se livrant à des luttes
Dont maint satyre est enchanté,
Ou chantant sur leurs doubles fluttes,
Des couplets remplis de gaîté.
Peins Silène joyeux, et barbouillé de lie,
Le beau Bacchus donnant la main à la Folie ;
Et si la cire peut répondre à tes efforts,
Offre-nous des amans le bonheur, les transports.

ODE L.

A BACCHUS.

Le dieu, père de l'allégresse,
Qui voit avec plaisir la folâtre jeunesse,
Infatigable en ses travaux,
Vider de gros flacons de la liqueur bachique,
Danser aux sons joyeux de l'instrument lyrique,
Ce dieu visite nos côteaux.

D'une liqueur pure et vermeille,
Comparable au nectar, ou plutôt sans pareille,
Qui bien loin chasse les chagrins,
Il nous fait le présent, le don vraiment céleste :
Cette aimable liqueur est la fille modeste
Du cep, père des doux raisins.

Qu'elle y reste encor suspendue ;
Mais au bruyant pressoir la vendange rendue,
La fièvre et les maux s'enfuiront,
Rappelés par Pluton aux infernaux domaines :
Jusqu'au retour chéri des vendanges prochaines,
De santé brillera mon front.

ODE LI.

VÉNUS ANADIOMÈNE, REPRÉSENTÉE SUR UN DISQUE.

Quel téméraire et beau génie,
D'une main savante et hardie,
Sur ce disque si précieux
Amoncèle les flots humides,
Là paisibles, et là rapides ?
Certe ! il est le rival des dieux.

Oui, cet artiste incomparable,
A gravé d'un burin durable
La mère aimable des amours,
Vénus, l'ame de la nature,
Qui des dieux immortels assure,
Et des hommes fait les beaux jours.

Voyez Vénus sortant de l'onde,
De ces grâces charmant le monde,
Et belle de sa nudité :
Elle est décente, quoique nue ;
Et l'eau dérobe à votre vue
Ce que doit voiler la beauté.

Ainsi que l'Algue blanchissante,
Vénus encore plus brillante,
Que le lis éclatant et fier,
Rapproché d'une violette ;
Vénus modestement discrète,
Va se balançant sur la mer.

Comme avec molesse elle nage!
Elle s'approche du rivage
Fendant les ondes de ses bras :
On voit aussi le flot verdâtre
Pressé de son beau cou d'albâtre,
Et de son sein, brillant d'apas.

Mille Amours, troupe redoutée,
Sur le dos des dauphins portée,
Se livre à mille petits jeux :
De près le desir l'accompagne,
Et sur la liquide campagne
Bondissent les Tritons joyeux.

Auprès de la belle déesse
De tous monstres la fureur cesse,
Et le plaisir brille en leurs yeux;
Car Vénus au regard affable,
Embellit tout, rend tout aimable
De son sourire gracieux.

ODE LII.

LA VENDANGE.

Quelles sont les troupes joyeuses
Qui dépouillent ces riches ceps?
De Bacchus ce sont les sujets,
Des vendangeurs, des vendangeuses.
Mûri, doré par le soleil,
Que ce raisin doux et vermeil
Me remplit déjà d'allégresse!
Quel plus riant spectacle à voir
Que cette folâtre jeunesse
Portant les grappes au pressoir?

Il faut, pour fouler la vendange,
Des hommes sains, des hommes forts.
O quels vifs et bruyans transports!
Tous ils entonnent la louange
Et de Silène et de Bacchus,
Et de l'Amour et de Vénus,
Les dieux protecteurs de la tonne:
La gaîté brille sur leur front,
En voyant le vin qui bouillonne,
Et que dès demain ils boiront.

Le vieillard se met-il à boire?
Ce danseur aux pieds chancelans
Fait voltiger ses cheveux blancs;
Il confond tout dans sa mémoire.
Mais si je regarde plus loin,
Je vois à l'écart, dans un coin,
Un frais jeune homme, qui, presque ivre,
S'approche d'Aglaé dormant:
A sa vive ardeur il se livre,
Et lui vole un baiser charmant.

La belle s'éveille étonnée:
Il la presse plus fortement
De le laisser, heureux amant,
Jouir des droits de l'hyménée.
La trouvant sourde à ses discours,
Il va couronnant ses amours,
Moins en Adonis qu'en Hercule,
Et rend graces au dieu du vin:
Bacchus, je ne le dissimule,
Est téméraire et libertin.

ODE LIII.

HYMNE A LA ROSE.

La saison à Flore si chère,
Nous comble de tous ses présens :
Chantons la Rose printanière ;
Amis, secondez mes accens !

Ton parfum, ô Rose brillante !
Embaume l'haleine des dieux :
Des mortels la Rose naissante
Charme l'odorat et les yeux.

Quand de la plus belle conquête
Les Grâces forment le dessein,
Fraîche Rose, tu ceins leur tête ;
Elles te placent sur leur sein.

Eh ! quel poëte ne te chante,
O joli bijou virginal !
Pour t'offrir à sa jeune amante,
Comme un amant est matinal !

Sans art la rose sait nous plaire ;
L'univers en est enchanté :
La rose est aux fleurs d'un parterre
Ce qu'est la grâce à la beauté.

Avec quel plaisir on la cueille !
Voyez-vous l'amant échauffer,
Et faire claquer chaque feuille,
Pour savoir s'il doit triompher (1) !

---

(1) L'amant, l'amante la desire ;
Et de chaque feuille soudain
Le bruit léger qui la déchire,
Est l'oracle de leur destin.

Le festin le plus agréable
Veut des guirlandes, des bouquets :
Couvrez de roses votre table ;
C'est la parure des banquets.

Bacchus, dont le sceptre est un verre,
Et que l'ivresse rajeunit,
Pour la rose quitte le lierre,
Ou tous les deux les réunit.

Les bras des Nymphes sont de rose ;
De roses l'Aurore a les doigts ;
Le teint de Vénus se compose
Du lis, de la rose à-la-fois.

Elle est la fleur de la jeunesse,
Et n'est point inutile aux morts :
Elle ranime la vieillesse,
Couronne même ses transports.

Que dire de son origine ?
Le premier bouton fut éclos
Dans le même instant que Cyprine
Naquit de l'écume des flots.

Soudain les dieux, Rose vermeille,
Te parfumèrent du nectar
Que Bacchus extrait d'une treille
D'Aï, de Médoc ou Pomar (1).

---

(1) Il ne faut pas perdre de vue que je ne présente qu'une IMITATION de l'Ode d'Anacréon, et que cette imitation en vers français fut faite en 1768.

D'épines toujours entourée,
Pour te cueillir il faut des soins :
Tu serais bien moins desirée,
O Rose ! en te défendant moins.

Tu seras le prix qu'Adeline
A mis à son baiser divin :
Rose, je te laisse une épine,
Pour punir le moindre larcin.

ODE LIV.

IL AIME ENCORE LA JEUNESSE ET LA DANSE.

A l'aimable jeunesse
Volontiers je m'unis :
Je laisse ma vieillesse ;
Vraiment je rajeunis.
Dans les fêtes nouvelles
On me trouve toujours ;
Pour danser j'ai des aîles ;
— On m'appelle, et j'accours.

Un moment, je t'en prie,
Ma Thaïre, attends-moi :
O maîtresse chérie !
Ton amant est à toi.
Aux ris je m'abandonne ;
Et j'enchaîne le Tems :
Et, jeune encor, je donne
L'exemple aux jeunes gens.

D'une fraîche couronne
Mon front va se parer ;
Du nectar de la tonne
Je prétends m'enivrer.

Que le jus de la treille
Soit donc vîte apporté :
Dans la liqueur vermeille
Je bois la volupté.

Ah ! j'espère, à ma gloire,
Que vous conviendrez tous
Qu'Anacréon sait boire,
Et qu'il a tous vos goûts.
Qu'on accorde ma lyre ;
Buvons à rouges bords :
Je veux faire à Thaïre
Partager mes transports.

ODE LV.

SUR LES AMANS.

Il est un usage barbare
Etabli, de tous tems, chez les palefreniers :
D'un fer rouge à la cuisse ils marquent les coursiers ;
On distingue le Parthe à sa haute tiare.
Ainsi, tous les amans laissent voir dans leurs yeux
De leur amour un signe non douteux (1).

---

(1) Nous croyons que ces six vers sont extrêmement médiocres, même dans le grec.

ODE LVI.

ÉPITHALAME (1) POUR LES NOCES DE STRATOCLE ET DE MYRRILLE.

Cythérée,
Adorée
Par les dieux,
Toi des cieux
La plus belle;
Dans ces lieux
Je t'appelle!

Quitte, Amour,
Le séjour
De Cythère;
Suis ta mère.
L'art de plaire,
Les desirs,
Les plaisirs,
Le mystère,
Ris, attraits,
Jeux et Grâces,
Sur tes traces
Conduis-les.
Que ton frère
Vienne aussi :
Oui, ton frère
Est ici
Nécessaire.

Beau mignon,
Cupidon,
Tu partages
Ma chanson!
Nos hommages,
O Vénus!
Te sont dus.

Je t'en presse;
Lève-toi,
Viens et voi
Ta maîtresse.
O mari!
O chéri
De Myrrille!
Ardeur brille
En ses yeux :
Rends les armes
A ses charmes
Précieux.

Si la rose
Fraîche éclose
Est des fleurs
Souveraine;

---

(1) Epithalame vient de deux mots grecs, qui veulent dire SUR LE LIT. L'épithalame, chez les Grecs, était un petit poëme joyeux et libre qui se chantait au moment où deux jeunes époux venaient de se mettre dans la couche nuptiale.

Les couleurs
Que ta reine
Sur son tein
Et son sein
Montre, étale,
Font qu'elle est,
Et paraît
Sans rivale.

Donnez-vous
Baisers doux,
Et sans nombre :
Demandez,
Accordez;
Attendez
La nuit sombre :
Lors dormez;
Plus n'aimez
Rien que l'ombre.
Mais demain,
Au matin,
Lorsque Flore
Va baisant
L'inconstant
Qu'elle adore,
Répétez
Vos caresses,
Et chantez
Vos tendresses.

De vos feux
Amoureux,
Je vois naître,
Je vois croître
Un enfant
Tout charmant,
De sa mère
Le bijou,
Dont son père
Sera fou.

Qu'il resserre
Vos beaux nœuds!
Ah! ces vœux,
Ce sont ceux
Que je veux
Pour tous deux
Toujours faire.

Puisse un jour
Ce cher gage
De l'amour
Non volage,
Rappeler,
A tout âge,
Et doubler
Votre image!

ODE LVII.

LES ORGIES.

Esclaves, un large verre!
Le vin réjouit mon cœur :
Qu'un cyathe (1) d'eau tempère
Cette fumeuse liqueur.

Loin les bruyantes orgies
Du Scythe ivre, furieux :
Du Scythe, en ses frénésies,
Les excès sont odieux.

Que l'on m'apporte ma lyre.
Je vais, en l'honneur des dieux,
Dans mon bachique délire,
Chanter des couplets joyeux.

ODE LVIII.

SUR L'AMOUR, Fragment.

A l'Amour, couronné de diverses guirlandes,
Je consacre mes vers, et j'offre des offrandes :
Des plus aimables fleurs parfumons ses autels;
Il enchaîne les dieux; il blesse les mortels.

---

(1) Le cyathe était un vase avec lequel on puisait dans les cratères, les amphores.

ODE LIX.

A DIANE, Fragment.

Toi dont l'arc et les traits, aussi sûrs que rapides,
Armés d'un redoutable fer,
Atteins les animaux de carnages avides;
Blonde fille de Jupiter,
O Diane ! descends de la voûte azurée :
Accours sur les bords du Léthé (1),
Et vois d'un œil propice une triste Cité,
Dont tu fus toujours adorée.

ODE LX.

A UNE CAVALE INDOMPTÉE.

O jeune cavale de Thrace !
Tu me regardes de travers,
Et d'où te vient autant d'audace ?
Pourquoi tes yeux sont-ils si fiers ?

Crois-tu que je manque d'adresse ?
Je puis, habile à te dompter,
Te mettre, encor dans ma vieillesse,
Le mors qu'il te faut redouter.

---

(1) Outre le fleuve Léthé qui traversait les Champs-Elysées, à ce que disent les poëtes, il y en avait un autre du même nom, qui coulait le long des murs de la ville de Magnesie, assez voisine d'Ephèse, et peu éloignée de la patrie d'Anacréon.

Autour d'une borne rapide
Ma main t'obligeant à tourner,
Robuste et te servant de guide,
Au but te ferait couronner.

Bondissant dans cette prairie,
Folâtre, on te voit t'égarer;
Mais avant peu, je le parie,
Tu porteras (1) ton écuyer.

ODE LXI.

LES CHARMES DU PRINTEMS.

Qu'il est doux de se promener,
D'égarer dans les champs ses douces rêveries,
Et de pouvoir se couronner
De guirlandes fraîches, fleuries!

Dans la plus belle des saisons,
On se parfume, en mai, du souffle du Zéphire:
Qui courbe les tendres gazons,
Et baise le sein de Thaïre.

Quel charme, quelle volupté
D'être sous ton ombrage, ô vigne hospitalière!
Avec une jeune beauté
Respirant Vénus toute entière!

---

(1) De doctes commentateurs qui devinent tout, comme on sait, ont découvert que cette Ode était une allégorie. J'ai tâché d'en laisser appercevoir quelque chose; et dans cette bonne fortune, je me suis rencontré avec M. Anson, qui, non plus que moi, n'est, je crois, un docte commentateur. Il sait employer son tems en sacrifiant aux Grâces.

ODE LXII.

SUR SES GOUTS.

O que je hais, que je déteste
Ce buveur qui rit aux éclats,
On ne parle jamais que de sanglans combats,
De ces grandes horreurs de la guerre funeste,
La mère affreuse du trépas.

L'homme aimable peut seul me plaire;
J'aime celui qui, tour-à-tour,
Et même ensemble, unit tous ceux qui font leur cour
Aux Nymphes d'Hélicon, au beau dieu de Cythère,
Et cause de vers et d'amour.

ODE LXIII.

INVOCATION A L'AMOUR, Fragment.

Toi que les Nymphes des campagnes,
Les Grâces, la belle Vénus
Suivent aux sommets des montagnes;
Toi par qui les cœurs sont vaincus,
O dieu charmant de la tendresse!
Amour, sois propice à mes vœux!
Fais que ma gentille maîtresse,
Dès ce soir, couronne mes feux!

ODE LXIV.

SUR SA VIEILLESSE.

Mon front est chauve.
Amis, hélas!
Rien ne nous sauve
Du noir trépas.
Jeunesse et grâce,
Vigueur m'ont fui;
L'âge aujourd'hui,
L'âge me glace;
J'ai de l'ennui.

Jadis de roses
Fraîches écloses,
Mains des Amours
M'ornaient toujours.

Comme émaillées,
Dans mes beaux ans,
Blanches, perlées,
Etaient mes dents!
Jamais haleine,
Anacréon,
Me disait-on,
Ne sentit bon
Comme la tienne.

Adieu, beaux jours,
Jours de la joie!
Au Tems en proie,
De mes discours
Ce vieillard sombre
Se rit, et nombre

Mes courts instans,
Bien languissans.
Il fuit et vole,
Plus prompt qu'Eole :
Arrête, ô Tems!

Demain, peut-être,
Je vais cesser
D'exister, d'être.
Cruel penser!

Je crains la barque
Du vieux Caron,
Triste monarque
De l'Achéron.
Affreux voyage!
Styx, fleuve noir,
Le fou, le sage,
Doivent te voir!
Car, point de grace;
Et, tour-à-tour,
Chacun te passe,
Mais sans retour (1).

---

(1) Mon Imitation n'est pas un esclavage.

FIN DES ODES D'ANACRÉON.

N. B. Il est facile de se convaincre que lorsqu'on n'ajoute point un commentaire à la traduction d'Anacréon, il est impossible de former un volume. Pour le grossir un peu, je me vois forcé de joindre au recueil d'Odes du chantre de Théos, quelques poésies qui n'ont pas encore vu le jour. Mon porte-feuille en contient un assez grand nombre. Si celles-là plaisent, elles seront bientôt suivies de quelques autres.

ERRATUM.

Page 44, vers 16, ôtez le TIRET qui commence le vers.

DIALOGUE

EN VERS,

POUR CÉLÉBRER NOS VICTOIRES

ET LA PAIX

SUIVI D'UN DIVERTISSEMENT EN MUSIQUE

ET DANSES.

LE POETE, Prologue.

LOIN d'ici ! fuyez tous, ennemis de la France,
Anarchistes cruels, brigands, hommes pervers !
Vous, citoyens, faites silence :
A célébrer la Paix je consacre ces vers.

Grand dieu ! dont la parole enfante les orages,
Toi qui, le seul puissant, marches sur les nuages,
Commandes à la foudre, et lui dis d'éclater,
Fais naître les tyrans pour châtier la terre,
Donnes, comme tu veux, ou la Paix ou la guerre,
Grand dieu ! c'est toi, d'abord, que l'homme doit chanter.

Reçois donc notre juste hommage.
Que tes bienfaits sont infinis !
C'est toi qui confondis la rage
Des rois coalisés, rassemblés à Pilnitz.
Leur colère en vain se déchaine :
Tu permis qu'aveuglés par leur injuste haine,
Ils se livrassent tous à cet esprit d'erreur,
De leur abaissement heureux avant-coureur.

Ils avaient juré notre perte ;
Leurs barbares complots sont retombés sur eux :
La France, à les entendre, allait être déserte;
La France ensevelit leurs bataillons nombreux.
Leurs guerriers se sont vus, aux plaines de Champagne,
Par la victoire abandonner ;
Et leurs corps mutilés ont couvert la campagne
Qu'aux jours de la récolte ils devaient moissonner.
Dans les champs de Gemmappe,
Et dans ceux de Fleurus,
La mort, planant sur eux, les atteint et les frappe ;
Ils sont honteusement vaincus.
Chefs et soldats pourtant, favoris de la gloire,
S'étaient rendus fameux par vingt ans de succès,
Ils fesaient tout trembler, hors le soldat Français,
Qui, jeune, et même enfant, est vieux pour la victoire.

Mais c'est à vous, guerriers, à parler des combats,
A vanter les exploits de tous vos frères d'armes.
Et vous, jeunes beautés, qui versâtes des larmes
Sur vos parens chéris, fiers et vaillans soldats,
Qu'à votre tendre amour a ravis le trépas,
Sur le front des vainqueurs vous mettrez la couronne
Qu'en ce jour triomphal la nation leur donne.
Que Vénus et les ris, à l'autel de la Paix,
Que tous les arts unis, célèbrent ses bienfaits.

LE CHŒUR GÉNÉRAL.

Chantons tous, célébrons la Paix :
Elle est l'objet constant de nos ardens souhaits.

UN GUERRIER DE L'ARMÉE DU NORD.

La vérité fidelle, en écrivant l'histoire,
Osera-t-elle dire, ou fera-t-elle croire
Qu'une flotte de vingt vaisseaux,
A l'ancre dans les ports bataves,
Se rendit à nos braves,
Montés sur leurs chevaux ?

UN GUERRIER DE L'ARMÉE DU RHIN.

Combien de fois le Rhin, vaincu sur ses deux rives,
Et non moins effrayé que ses nymphes captives,
S'est-il, à notre aspect, caché sous ses roseaux ?

UN GUERRIER DE L'ARMÉE DE LA VENDÉE.

Malheureux habitans de la triste Vendée,
Votre sang devait-il arroser nos lauriers ?
Notre valeur, contre vous commandée,
Versait des pleurs cruels, en frappant vos guerriers.

UN GUERRIER DE L'ARMÉE D'ESPAGNE.

Citè de Perpignan, vignobles de Couilloure,
Vous vîtes de Madrid les vainqueurs étendarts,
Mais forcé par notre bravoure,
L'espagnol recula jusques dans ses ramparts.
Chez lui nous reportâmes
La tristesse et l'effroi ;
A la Paix nous forçâmes
Ses ministres, son roi.

Postes de Rosas, de Figuière,
Que défendaient mille bouches d'airain,
Attestez à jamais notre valeur guerrière,
Qu'on ne provoque pas en vain.
Salariant Lisbonne et Naple et Rome et Vienne,
Dominateurs des mers, l'insulaire Breton,
Se rend, l'or à la main, maître de Valancienne,
Et dans Toulon surpris entre par trahison;
Mais puissans de notre courage,
Par la juste vengeance appelés au carnage
Le glaive, des Anglais nous fait bientot raison.

UN GUERRIER DE L'ARMÉE D'ITALIE.

Il nous restait à vaincre en Italie.
Un corse, devenu notre concitoyen,
Notre frère, notre soutien,
Des Sardes triomphant, nous ouvre l'Ausonie,
O conquérant, plus sage encore que hardi,
Souffre, permets que je te loue!
Et ne suffit-il pas de rappeler Lodi,
Pitsigtone, Arcole, Mantoue,
Pour te mettre à côté d'Alexandre et César,
Pour te faire asseoir sur le char
Où nos trois plus grands capitaines
Furent conduits par Mars à l'immortalité!
Nommer Condé, Catinat et Turène,
C'est nommer tes rivaux, jeune Buonaparté!
Des rives de l'Escaut aux rochers de Pyrène,
Et du Var au Havre d'Harfleur,
Grace à ta sublime valeur,
On respecte en tous lieux, la France souveraine.

UN AUTRE GUERRIER DE L'ARMÉE D'ITALIE.

Roi des fleuves d'Europe, ô superbe Eridan!
Et toi fier, de couler aux murs du Vatican;

Et toi, Danube, uni par un pacte à la Sprée,
Il vous à tous soumis. Que Venise et Milan,
Que Gêne et ses palais redoutent son épée.

UN AUTRE GUERRIER DE LA MÊME ARMÉE.

Armé, mais pour la Paix, son bras vient d'étouffer
Les reptiles sifflans au rond de la Gorgonne.
Tu fatiguas la gloire, et las de triompher,
Tu veux qu'aux noirs enfers on renchaîne Bellonne.
D'un éclat immortel la France resplendit.
Reconnaissante et juste, entend la qui te dit:
Vainqueur de Partenope et de Vienne et de Rome,
Pour prix de tes hauts faits mène encor sur tes pas
Au palais de Vindsor, tes frères, mes soldats:
L'heureuse France ainsi récompense un grand homme.

CORIPHÉE NON GUERRIER.

Bien servir ton pays est tou ambition.
La victoire encor te rappelle;
Elle suivra tes pas, et te sera fidelle:
Fais respecter sur mer, la grande nation;
Pars pour humilier l'orgueilleuse Albion.
Hommes, femmes, enfans, ont le mëme langage:
Détruisons, détruisons la nouvelle Carthage!
Tu peux toujours compter sur nos fiers bataillons.
Le dur chêne en courbes se ploie:
Le pin devient un mât; la voile se déploie:
Parle, ordonne; que Plimouth voie
Dans son port assiégé flotter nos pavillons;
Et de la Tamise effrayée
Anéantis bientôt l'audace foudroyée.

De nos chateaux aîlés que les flots soient couverts.
Le Dieu de l'Occéan veut te voir sur ses plaines :
Va, pars, rompt les honteuses chaînes
Que Londres étend sur les mers ;
Et soumettant les vents et l'onde,
Habile négociateur,
Sois l'ange pacificateur,
Et le grand bienfaiteur du monde.

LE CHŒUR GÉNÉRAL.

Il est l'un et l'autre déjà.

UN SOLDAT.

C'est son courage altier qui nous encouragea.

UN VILLAGEOIS.

Nos enfans vont rentrer au sein de leurs familles.

UNE VILLAGEOISE.

Nous pourrons marier nos filles :
Ce sont de bons enfans, que les braves soldats !

UN AGRICULTEUR.

Cérès, pour ses travaux, retrouvera des bras :
Ces bras nous rendrons l'abondance.

UN MANUFACTURIER.

Et l'on reforgera les homicides fers ;
Et le peuple héros, la gloire de la France,
Bientôt repeuplera nos ateliers déserts.

UN COMMERÇANT.

Reviens, Dieu du Commerce, en nos belles contrées;
Viens de la Paix, ta sœur, recueillir les doux fruits:
Et que sous tes aîles sacrées,
Les nefs aux vents ne soient livrées,
Que pour semer par-tout les biens que tu produits.

UN PHILOSOPHE.

Dieu, que le front de la jeunesse,
De deuil ne soit plus obscurci!
Et donne à la sage vieillesse
Une postérité soumise à la sagesse;
Et qu'elle la respecte et s'en honore aussi.
De le Paix les mœurs sont amies:
La guerre les détruit; la Paix les fait chérir.

UN SAVANT.

C'est dans la paix qu'on voit fleurir
Les sciences, les arts et les académies.

UN MUSICIEN.

Et nous, par des concerts, dans cet aimable jour,
De la Paix consolante annonçons le retour;
Que la lyre de Thimothée
Joigne ses sons divins aux accens de Tyrtée!

UN ARTISTE.

Buonaparté n'a fixé ses regards
Sur ces beaux trésors du génie,
Dont jadis les Neuf Sœurs douèrent l'Italie;
N'a recueilli la dépouille des arts,

Que pour en enrichir sa nouvelle patrie.
Ces mêmes arts reconnaissans,
Prolongeront pour lui la mesure des ans.
Le marbre de Paros et la toile respirent :
Jusqu'aux siècles derniers ils transmettront les traits
De ce jeune héros, et sur-tout ses hauts faits.

LE POETE.

Poëtes, mes rivaux, que les muses inspirent,
Que d'enthousiasme enivrés,
Vos premiers vers soient consacrés
Au héros qui vous aime et qu'Apollon protège.
Augmentez, s'il se peut, son illustre renom :
Que nos enfans, dès le collège,
Avec respect, amour, redisent son grand nom.
Il a fait honorer le berceau de Virgile ;
Que d'un autre Virgile il soit un jour chanté.
Cet honneur te regarde, et ne peut, ô de Lille !
T'être justement disputé.
Tandis que, pour cet autre Achille,
Tu chanteras des vers, dignes de ce héros ;
Nous, sans prendre un aussi haut style,
Nous ferons, dans nos chants, répéter aux échos
Les exploits du soldat, de l'officier habile,
Invincibles tous deux, maîtrisant le Destin,
Triomphant, à-la-fois, de la soif, de la faim ;
Malgré mille dangers, constamment intrépides,
Et, par nécessité, de vengeances avides,
Des Vénitiens abusés
Punissant les complots perfides.
O lion de Saint-Marc ! crains leur guerrière ardeur.
O ! que de bûchers funéraires !
Que de pleurs douloureux coulent des yeux des mères !

O ! que d'outrages faits à la jeune pudeur !
Voyez les sabres sanguinaires
Levés sur les enfans, palpitans de terreur ;
Les soldats dans le sang se baignant sans horreur.....

UN SOLDAT.

Ah ! nous avons vengé nos braves camarades,
Egorgés, mourans ou malades,
Qui, se flattant encor de triomphes nouveaux,
Souffraient d'être inactifs, bien plus que de leurs maux.

UN AUTRE SOLDAT.

Les traîtres sont punis ; il n'est plus de rebelles :
Pour la Paix, à présent, nous formons tous des vœux :
Français, en devenant heureux,
Oublions nos haines cruelles ;
Oublions le passé ; soyons grands, généreux :
Enfans de la patrie, armés pour sa défense,
Ne faisons plus qu'une famille immense.

UN AUTRE SOLDAT.

Contre les Germains effrayés,
Ne tonnent plus les foudres de la guerre :
Saint-Pierre et Saint-Janvier, si superbes n'aguère,
Ont demandé la paix, prosternés à nos piés.

UNE JEUNE FILLE.

Couronnons les vainqueurs ; ornons, parons leurs têtes
De roses et de myrthe. Aux branches de laurier,
Joignons celles de l'olivier ;
Que la paix ramène des fêtes.

LE POETE.

Compagnons de Buonaparté,
O vous ses amis et ses frères!
Ces couronnes vous seront chères:
De la valeur c'est le prix mérité,
Et vous le recevez des mains de la beauté.

(Les jeunes filles couronnent les soldats de toutes les armées, et puis elles chantent en chœur):

De la valeur recevez la couronne;
Nous la déposons sur vos fronts:
Elle devient pour vous le plus riche des dons;
C'est la France qui vous la donne.
Elle sait, et connaît tout ce qu'elle vous doit.

CHŒUR DE SOLDATS.

Flatteuse et douce récompense!
La plus vive reconnaissance
Et s'en honore et la reçoit.
O couronne immortelle! ô triomphe civique!
Vive la Liberté! vive la république!

ÉPILOGUE.

LE POETE.

O soleil! qui du haut des airs,
Contemples, étonné, notre vaste puissance,
Puisses-tu, dans tout l'univers,
N'éclairer aucun peuple aussi grand que la France,
Plus sage et vertueux, plus sensible à l'honneur,
Et plus digne, en un mot, d'un éternel bonheur.

Les

(Les guerriers, les jeunes filles, et généralement tous les interlocuteurs du Dialogue, se mettent à chanter et à danser sur les airs du divertissement qui suit :)

LE POETE CHANTE :

Le ciel ne lance plus sa foudre étincelante ;
La Gloire quitte enfin son écharpe sanglante ;
De la divine Paix, pour nous le jour a lui ;
Du dieu Mars, sur la terre, ont cessé les désastres ;
Les devins aujourd'hui
Ne lisent plus de malheurs dans les astres.
Déjà nous voyons le souris
Sur les lèvres des tendres mères ;
L'espoir renaît dans le cœur des bergères ;
Il brille en leurs yeux attendris.
L'infortune déjà conçoit quelqu'espérance,
Et lève au ciel ses bras reconnaissans.
O Paix ! quelle est donc ta puissance !
Que tes charmes sont ravissans !
Salut, jour de bonheur, jour si cher à la France !
O mes concitoyens ! bons, généreux Français,
Quels sentimens de haine, de vengeance,
Resteraient dans nos cœurs, survivraient à la Paix ?
Les sciences, les arts, vont enfin reparaître.
Qu'ils soient brûlés, anéantis,
Les étendarts de tous partis,
Au pied de l'olivier qu'un héros a fait naître :
Nommons-le ; c'est Buonaparté,
L'amant de la Victoire et de la Liberté.

Il a vaincu les rois, | Il n'a point voulu l'être.
Il ne veut point de maître.

La Paix, adoucissant les plus féroces cœurs,
Nous dit que les vaincus sont frères des vainqueurs.
Tout Français, né guerrier, vaillant, mais sans audace,
Attaque l'ennemi, le combat, le terrasse;
Lui pardonne aussi-tôt, le relève et l'embrasse.
Pour nos concitoyens, nos frères, nos amis,
Ferons-nous moins que pour nos ennemis?
Quand des nations étrangères,
Nous triomphons, en ce beau jour,
Songeons que nous sommes tous frères,
Et que la Paix est de retour.

CHŒUR GÉNÉRAL.

Eh bien! soyons unis comme sœurs, comme frères.
De l'amitié sincère et du plus tendre amour,
Que la Paix aujourd'hui soit l'assuré retour:
Soyons unis comme sœurs, comme frères.

UNE JEUNE FILLE.

Dansons, chantons pour célébrer la Paix;
Commençons à jouir de ses nombreux bienfaits.

CHŒUR GÉNÉRAL.

Dansons, chantons, etc.

UN SOLDAT A SES CAMARADES.

Soldats, dans ces paisibles fêtes,
Faisons encore des conquêtes:
Sans quartier, rendons-nous vainqueurs
De tous les insensibles cœurs.

(En s'adressant aux jeunes filles qui viennent de couronner les guerriers.)

Nous enchaînerons nos conquêtes,
Mais avec des chaînes de fleurs.

LE POETE.

Du grand Buonaparté quelle est l'illustre gloire ?
Le bonheur des humains, le prix de ses succès,
Est le seul qu'il desire, et veut de la Victoire :
Si nous sommes heureux, ses vœux sont satisfaits.

UNE JEUNE FILLE.

Paix, bienheureuse Paix !
O ! que douce est ta jouissance !
Ne nous quitte jamais ;
Etablis désormais
Ton éternel séjour en France.
O ! que douce est ta jouissance,
Paix, bienheureuse Paix !
Sans toi, le plus grand bien est un bien inutile ;
Au village, comme à la ville,
Tous les plaisirs, sans toi, sont imparfaits.

UN SOLDAT.

La gloire est belle !
Elle répand sur nous sa splendeur immortelle.

UNE JEUNE FILLE.

Cependant, nous craignons toujours
Qu'elle ne vous rappelle.
La gloire est belle ;

Mais s'il faut sans cesse, pour elle,
Risquer vos jours,
Qu'elle est cruelle!

CHŒUR DE JEUNES FILLES.

Que la Paix
A d'attraits!
Non, la gloire n'est pas si belle.

UNE AUTRE JEUNE FILLE.

Le doux langage des Amours,
Et les chansons de nos poëtes,
Valent bien le bruit des tambours
Et des trompettes.

LE POETE.

Orne tes temples de guirlandes,
Et ne te livre plus, Cérès, à tes douleurs:
Ta sœur, sensible à nos offrandes,
La Paix vient essuyer tes pleurs.
Triptolême accompagne
Son char triomphateur,
Et son soc régénérateur,
Va d'épis couvrir la campagne.

UN LABOUREUR.

Accourez, accourez, ô généreux enfans!
Nous vous devons la paix, en France revenue.
De vos nombreux lauriers couronnez la charue:
Des grains, chers à Cérès, s'enrichiront nos champs,
Fiers d'être cultivés par des bras triomphans.
De tous tems nos humbles chaumières
Ont été des héros les sûres pépinières.

LES PÈRES ET MÈRES VILLAGEOIS.

L'écho de nos retraites
Rappelait nos jeunes garçons.

LES FILLES DU VILLAGE.

De guerre et d'amourettes
Ils nous apprendront des chansons.

UN ARTISTE.

Les roses ne fleurissent
Qu'aux beaux jours du printems :
De leur superbe éclat les arts ne resplendissent
Qu'aux beaux jours où la paix prodigue ses présens.

UN SOLDAT.

A déposer leurs homicides armes
Buonaparté contraint les rois :

UNE JEUNE FILLE.

L'heureuse paix qui finit nos allarmes,
Nous la devons à vos exploits.

UNE AUTRE JEUNE FILLE.

Vivent les guerriers de France!
Invincible est leur vaillance :
Le nom de leur général
De la paix est le signal.

CHŒUR GÉNÉRAL.

Vivent les guerriers de France! etc.

UN SOLDAT A UNE JEUNE FILLE.

Près du beau sexe peu timide,
Je ne crains jamais un rival :
Je suis en guerre, en amour intrépide,
Comme un héros, comme mon général.

UN ARTISTE.

Reine des villes de la terre,
Rome jadis, qui des peuples vaincus
Recevait les nombreux tributs,
Est de la France aujourd'hui tributaire.
Pleine d'admiration
Pour la grande nation,
Et devant elle abaissant son génie,
Et lui prodigant ses respects,
Elle a, pour sa rançon, offert de l'Italie
Les chef-d'œuvres nouveaux et ceux des anciens Grecs.
O France! comme en ton sein abonde
Ce que de précieux renferme l'univers!
Paris, qu'on le redise, en prose, comme en vers,
Paris est la reine du monde :
Et cette reine est sans seconde
Dans l'univers.

UN COMMERÇANT.

Grace à Buonaparté, l'industrieux commerce
Va rétablir ses comptoirs, ses bureaux;
Je vais expédier des facteurs pour la Perse,
Et pour la Chine des vaisseaux.

UN SOLDAT.

Soldats des rois, ne pouvant vous convaincre,
Nous vous avons vaincus :
Il ne nous reste plus
Qu'un peuple à vaincre.
Les soldats de la Liberté,
Commandés par Buonaparté,
Armés du glaive et du tonnerre,
Seront dans peu maîtres de l'Angleterre ;
Et dans Londres je prétends, moi,
Chanter à pleine gorge :
George, George,
Sois libre et citoyen ; c'est plus que d'être roi.

CHŒUR DE SOLDATS.

Et dans Londres je, etc.

UN AUTRE SOLDAT.

O ! quel diable à quatre,
Que Buonaparté,
Quand il faut combattre
Pour la Liberté !
Au combat d'Arcole
Qu'il fut grand et fier !
Il fit trembler François, Naple et le Capitole,
De la défaite de Wormser.
Mantoue ouvre ses portes
A nos fières cohortes ;
Et de la Victoire escortés,
Bravant les forces autrichiennes,
Joyeux, nous marchons droit à Viennes,
Et menaçions déjà ses murs épouvantés.

Je comptais bien, pour venger ma patrie;
Et nos raisins,
M'enivrant des bons vins
De la Hongrie,
Vider, de Malvoisie,
Des tonneaux pleins.

LE POETE AUX GUERRIERS.

Soumis aux loix de la nature,
Nous ne pouvons vivre toujours :
Puisque de notre vie elle a borné le cours,
Sans plainte ni murmure,
Profitons des plaisirs que la Paix nous assure;
Consacrons-leur des momens aussi courts.
Des Français célébrons la gloire,
Et redisons, avec la vérité :
Le fils aîné de la Victoire,
C'est le jeune Buonaparté.
On ne peut comparer son sublime héroïsme
Qu'à son patriotisme.
Tous ensemble chantons;
Ensemble répétons,
Dans notre ardeur civique :
Vive la Liberté!
Vive la République!
Vive Buonaparté!

CHŒUR GÉNÉRAL.

Animés de son héroïsme,
De son bouillant patriotisme,
Tous ensemble chantons,
Ensemble répétons,
Dans notre ardeur civique : etc.

FIN. (3 Brumaire an VI.)

8737159
10 Se 2020